Directeur :
Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)
★
ABONNEMENT
Annuel .. .. .. 20,00 F
Semestriel .. .. 10,40 F

ESPOIR

CNT AIT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 104 — 29 DECEMBRE 1963 — Prix : 0,40 F

Editorial

QUI N'A PAS TUÉ KENNEDY ?

NOTRE dessinateur, dans le dernier numéro d' « Espoir », posait la question : « Qui a tué Kennedy ? » Et tous ceux qui étaient en ligne, avec mitraillettes, revolvers et fusils en mains, pouvaient effectivement avoir tué Kennedy.

Mais aujourd'hui, après les derniers événements — rapt du fils de Sinatra, qui a mis sur les dents tout le F.B.I. et toutes les polices des Etats-Unis, reléguant l'affaire Kennedy au second plan, puisque déjà on n'en parle plus — la question mérite d'être posée : Qui n'a pas tué Kennedy ?

Cette conspiration du silence autour du meurtre le plus étrange, le plus mystérieux et le plus lâche du siècle, permet toutes les suppositions. Personne n'ose y toucher — même pas son frère peut-être. On dit que Mrs Kennedy a reçu des menaces précises, lui conseillant de se tenir tranquille si elle tenait à la vie de son fils. Tout a été mis en œuvre pour protéger les assassins véritables de Kennedy, ceux-là même qui ont tiré... les ficelles, et que personne n'osera atteindre. Et les complicités, dans ce silence, prennent une ampleur effrayante. Ceux qui ne l'ont pas tué se trouvent être les complices, de par leur attitude, de ceux qui l'ont tué. Tous, gouvernement, administration, police, armée, opinion publique américaine, tous sont responsables au même titre que ceux qui ont armé le bras du ou des meurtriers.

On pense à ce qui est arrivé en Italie, au moment de l'attentat contre Pietro Nenni. Pour dévier l'attention du peuple, on monta en épingle toute une publicité autour de Gino Bartali, à qui le pape Pie XII aurai demandé expressement — à ce qu'il paraît — de gagner le « Giro d'Italia » cette année-là. Tout le peuple italien se passionna pour le « Giro » et pour Bartali, grand vainqueur du Tour — on le serait à moins, n'est-ce pas ! — Et l'on ne parla plus de l'attentat contre Nenni et de ses possibles implications.

Aujourd'hui, l'affaire Sinatra junior ressemble à s'y méprendre à l'affaire Bartali de l'époque. Les hommes visés se ressemblent un peu aussi. L'un échappa à ses assassins et l'autre a été tué, c'est la seule différence.

Kennedy aurait été réélu en 1964. Il aurait mené jusqu'au bout sa politique. Il était riche; on ne pouvait donc pas l'acheter. Il était courageux : il était difficile de l'intimider. Il était têtu, comme tout bon Irlandais qui se respecte. C'était, inéluctablement, l'homme à abattre. Mais, pour qui ? Pour tous, on ne doit pas se leurrer. Pour tous, même pour les démocrates, qui aujourd'hui se sentent somme toute soulagés par la politique de tout repos qui sera celle du président Johnson.

Mais qui donc se sentait directement menacé par la politique de Kennedy ? Plus ou moins, presque toutes les forces politiques, économiques et militaires des U.S.A. Sa politique anti-ségrégationniste avait peu de chances de lui attirer les amitiés du Sud; sa décision d'en finir avec le gangstérisme, seigneur et maître d'un bon nombre de syndicats américains, ne pouvoit que lui mettre sur le dos la haine de la Mafia syndicale. Sa volonté de faire intervenir l'Etat dans les problèmes dérivés du pétrole du Texas, ne pouvait qu'irriter les hommes d'affaires de cette région. Sa volonté de vouloir éviter la guerre à tout prix, devait finir par exaspérer les militaires du Pentagone. Son entourage, presque entièrement composé d'hommes plus ou moins de gauche — une gauche quelque peu relative, cependant, comme toute chose aux U.S.A. — voyait se dresser contre lui tous les républicains, toute la droite, Société John Birch et Ku-Klux-Klan en tête.

De ce meurtre historique, une leçon doit être tirée : Même quand un homme de bonne foi et de bonne volonté arrive au Pouvoir — ce qui est assez rare — si cet homme ne se plie pas aux intérêts qui commandent le pays — les pays devrait-on dire — s'il ose mener une politique qui aille à l'encontre de ces intérêts, il sera, ou supprimé politiquement — cas Mendès-France — ou abattu : cas Lincoln et Kennedy, en Amérique; cas Walter Rathenau, en Allemagne.

Alors, que ceux qui, oubliant l'histoire, l'ignorant ou voulant se tromper eux-mêmes, quand ce n'est pas tromper les autres, croient encore que des hommes peuvent changer quoi que ce soit à la nature foncièrement injuste du Pouvoir, inexorablement soumis aux privilegiés, à ceux qui ont en main les leviers de commande économiques et militaires, se détrompent une fois pour toutes. Quel que soit l'homme, quel que soit le parti, quelle que soit l'idéologie, quelle que soit l'organisation, quand ils sont au Pouvoir, quand ils tiennent les rênes de l'Etat, se trouvent prisonniers de cet Etat. Un Etat qui ne changera pas, qui est et sera toujours le même, malgré les différences d'appellation. Etat socialiste, Etat communiste, Etat bourgeois, ou Etat prolétaire, les hommes qui s'en emparent, à la longue, deviennent les serviteurs des forces politiques et économiques, des intérêts qui constituent la nature même de l'Etat. Ou bien ils se plient ou bien ils sont éliminés. C'est pour cela que nous affirmons, depuis Bakounine : Ce qu'il faut détruire, c'est l'Etat. Ce qu'il faut changer, ce n'est pas les hommes : c'est la structure de la Société.

LA CONFESSION D'UN HOMME

(Du livre « Salud Camarada »)

La colonne avait été déplacée. La longue file de camions ployant leurs ressorts sous une charge maximum de miliciens parcourut près de 150 kilomètres à travers une région désertique. Elle escalada plusieurs chaînes de petites montagnes parfumées par les herbes aromatiques qui croissent dans la partie infertile de l'Aragon, dénommée « Los Monégros ».

Les miliciens débarquèrent dans une petite ville au bord de l'Ebre, remplie de moustiques et de mouches.

Le lendemain de l'arrivée, quand je me rends au poste de commandement du groupe international, je constate l'envol de mes effets, déposés la veille dans un camion. Je questionne chacun, sans succès. Je cherche encore, quand, tout à coup, je remarque un grand milicien blond porteur d'un chandail qui m'appartient.

Croyant voir mon voleur, je l'interpelle : « Hé ! Toi qui fais le fier avec mon chandail, dis-moi ce que tu as fait du restant ! »

Le milicien, surpris, répond en français un peu traînant, voix éraillée : « Camarade, je ne suis pas un voleur !... Ce chandail se trouvait parmi les effets abandonnés par les phalangistes dans le château de Siétamo. J'ai pensé que je pouvais en disposer, comme il fait froid... »

Ce milicien est nouvellement arrivé au groupe international. Je ne le connais pas. Ma mauvaise humeur s'exprime en paroles dures. L'attitude légèrement humiliée, il me rend mon chandail. Il dit qu'il ne sait rien de mes bagages.

Notre colloque a été entendu par le délégué général du groupe international, Louis Berthomiou. Quand le milicien blond a quitté l'immeuble, il m'interpelle, et sur un ton inaccoutumé : « Sais-tu à qui tu viens de parler ? »

Ma curiosité est éveillée. « Non, qui est-ce ? ». « C'est Emile Cottin. Celui qui tira sur Clemenceau en 1919. Ici nous l'appelons « le chasseur de tigres ». C'est un bon gars. Tu as eu tort de le traiter durement. Je suis certain qu'il n'est pour rien dans la disparition de tes bagages ».

Une heure plus tard, à force de recherches, je retrouve mes effets dans le couloir d'une maison voisine. Peu après je croise Cottin dans la rue. Je l'arrête : « Ecoute, Cottin. Je te fais mes excuses pour avoir été si rude tantôt... »

Le « chasseur de tigres » répond d'une voix douce : « Mon vieux, ce n'est pas la peine... Je suis content que tu aies retrouvé ton bien ».

Nous engageons la conversation. Il me prend pour un « ancien ». Bientôt il en vient à parler de lui-même. Je saisis l'occasion de poser la question pour moi capitale : « Dis-moi, Cottin, qu'est-ce qui t'a incité à tirer sur Clemenceau ? »

« Oh, c'est une longue histoire. J'étais jeune, à la fin de la guerre. Je faisais de la propagande anarchiste. Je gagnais ma vie en vendant le « Libertaire », notre journal. Mais la police avait des ordres et nous traquait partout. Sa méthode préférée était de faire abattre nos copains et de camoufler ces exécutions en « explications » entre gens du milieu. Nous étions à l'époque, à peu près les seuls à combattre l'intervention française contre les révolutionnaires russes. Pour échapper à la police, je dormais chez des copains, changeant de logement le plus souvent possible. J'avais l'impression qu'on me relançait tout particulièrement. C'est une impression affreuse.... Comme la folie de persécution... Je voyais des policiers partout. Un jour, j'entre dans une petite librairie où je portais souvent des journaux. Un « bourgeois » me suit. Il interrompt brusquement ma conversation avec la gérante et me demande d'un air mauvais si je suis bien Cottin. Je pense tout de suite qu'il va m'abattre sur place. J'attends avec anxiété qu'il porte la main à sa poche. Il le fait. Alors je craignis pour ma vie; plus rapide que lui, je sortis mon revolver et je quittai la boutique à reculons, en l'avertissant que je l'abattrais comme un

(Suite en page 2).

Echos... de Presse

SUR LA PLANETE TERRESTRE

Au hasard des lectures qui nous renseignent sur beaucoup de points, il est bon de répandre certaines connaissances afin de tenter d'empêcher les actes stupides qu'accomplissent les hommes. Immanquablement une guerre atomique (comme toute autre guerre d'ailleurs) qui se déclencherait serait un acte des plus stupides. Aux nouvelles qui suivent des commentaires sont inutiles, le lecteur devant lui-même apprécier pour agir en conséquence.

Ainsi c'est, dans un journal évangéliste : « Le Moniteur du Règne de la Justice », qui relève dans de nombreuses publications, divers points de vue intéressants, qui j'ai cueilli ce qui suit :

Dans la revue allemande « Internationale Tierillustrierte » (Ilustré international du monde animal) du 1er février 1963, nous lisons les lignes instructives suivantes :

Dans une guerre atomique entre l'Est et l'Ouest, les vainqueurs seraient les insectes. C'est à cette conclusion qu'est arrivé Bentley Glass, membre du bureau des recherches de problèmes biologiques et médicaux, auprès de la commission américaine de l'énergie atomique.

Dans son rapport, qui fut lu en fin de semaine à une conférence de savants à New York, Glass déclare que la destruction du monde des oiseaux dans une guerre atomique, aurait des suites plus catastrophiques que l'extinction de tous les autres animaux sauvages ou domestiques.

Les insectes offrent une résistance dix fois plus grande aux rayons radioactifs que celle des humains. Après une telle guerre, les insectes seraient l'espèce qui dominerait la terre.

Qu'il serait bon pour le pays où nous vivons, que le guide, qui se prétend national de ce pays, apprenne ce qui précède, peut-être n'hésiterait-il pas à abandonner sa fameuse force de frappe ? Ce serait l'intelligence et l'évidence même.

ENCORE UN S.O.S. IMPRESSIONNANT

Dans le journal « Quick » n° 11 du 17 mars 1963 a paru à Munich l'article suivant :

LA MENACE MORTELLE DE LA PESTE DES FUSEES

Nous allons flétrir et dépérir comme des plantes d'appartement qui ne reçoivent ni eau ni lumière. Ce sort devient inévitable pour les végétaux, les animaux et les hommes parce que nous touchons aux étoiles, et parce que nous le faisons sans raison et sans réfléchir. La peste des fusées interplanétaires viendra sur nous et nous détruira.

C'est le point de vue du physicien américain Jérôme Pressmann. Ce tableau de l'avenir est le résultat d'une analyse qu'il a entreprise pour le compte du ministère de la défense des U.S.A.

Pressmann déclare : « On a de la peine à se représenter que quelques fusées autour de la Lune, quelques sondes sur Vénus, quelques aéronefs de Mars peuvent polluer la gigantesque enveloppe d'air qui entoure notre monde. Pourtant, leurs gaz d'échappement à eux seuls nous condamneront tous à la mort, si nous ne devenons pas raisonnables à temps.

(Suite en page 2.)

Après l'ajournement « sine die » du procès des socialistes en Espagne

Les procès, chez nous, risquent de durer longtemps.

COMMENTAIRES

Dia tras dia

La vieja guardia muere sin rendirse

Acaba de morir un hombre que, para cuantos le conocimos, representaba una atalaya y un símbolo. Ha muerto a los 88 años, en el Hospicio de Saint-Girons, sin querer ser carga para nadie y legando simbólicamente los últimos mil francos que le quedaban a la C.N.T. A la C.N.T., en sus sesenta largos años de militancia, Ramon Franquet le ha dado mucho más de mil francos.

Le ha dado, en primer lugar, su vida entera. Su vida, de militante obrero y anarquista, anterior a la misma C.N.T. Fué de los que la forjaron, en el yunque de las luchas cotidianas, en el quehacer diario de un esfuerzo continuado y heroico, a prueba de persecuciones, de sacrificios, de abnegación constante. Cuando ella aún no existía, ellos ya estaban allí. Y del fondo de las ergástulas, desde el destierro, desde donde fuese, ellos estaban presentes, insuflando fe en los ideales y voluntad constructiva a todo un pueblo y a las masas laboriosas de ese pueblo.

Fué discípulo de Lorenzo, amigo de Prat, de Juanonus. Conoció a Salvochea. Cuando empezó a actuar el Noy del Sucre, Franquet era ya casi un veterano. Vivió los días heroicos del 1902; del 7; del 9; del 1910; del 17; se salvó de la represión comenzada por Milans del Bosch en 1919 y que no terminó más que con el fin de la dictadura y de la Monarquía. Pasó por todas las tormentas, impertérrito, valiente, cordial, fuerte moralmente siempre.

Entró ya viejo en Francia, perdidas la revolución y la guerra, en las que actuó, como había actuado siempre, volcándose entero. Sufrió, como todos, los rigores de los campos, de la deportación; se salvó, como otros muchos, por milagro, de los mil peligros y las mil muertes que nos acechaban. Cobró una cantidad, como indemnización irrisoria de cuanto había sufrido y había perdido. Otros con ella se hubieran comprado coches, transistores, neveras, televisiones, u otros instrumentos del confort... — y de la moda — modernos. El la repartió en donativos. En lugar de pesar sobre ninguna familia amigo, decidió no pesar ni sobre la suya. Vivió durante largos años recluído en el Hospicio de St-Girons, donde ha muerto, rodeado de sus hijos y de sus amigos y respetado hasta por las monjas, que no le han impuesto rito alguno a la hora de la muerte.

Cada año procedía a una distribución general de dinero. Para todo y para todos daba. Suscripción pro-España, Prensa, actividades juveniles, etc., etc. Por todas partes los billetes de Franquet aparecían. Incluso daba a los amigos, cuando a él llegaba la noticia de que alguno estaba enfermo o en dificultad. Se enteró de que García Birlán — Dyonisios — había caído enfermo y le envió 10.000 francos. García Birlán, asombrado, le preguntó para qué eran. Cuando supo que se los enviaba para él desde un Hospicio, no sabía qué hacer, si devolvérselos, hiriéndole en su sensibilidad, o si guardarlos.

Era alto, recio, como un roble, del que tenía las raíces profundas y la frondosidad. También la nobleza. Pertenecía a la vieja guardia, a la más vieja de las guardias, a aquella de que todos somos hijos y discípulos. A aquella que ha ido muriendo en España o en el Exilio, sin rendirse jamás, sin claudicar, seria, clavada en sus posiciones, con fe en los ideales y sabiendo servirles con la dignidad y la tenacidad de sus vidas.

¡Franquet, viejo y querido amigo! Contigo se va otro trozo de nuestra historia, otro pedazo de nuestra carne. Asocio tu nombre a esos, entrañables, que fueron para mi juventud hitos y ejemplos. ¡Cómo olvidaros! Teresa Claramunt, tan grande, tan noble, tan generosa. Soledad Gustavo, a la que, por ser mi madre, no puedo hacer justicia. Boix, el viejo Saavedra, Francisca Sapéras, la viuda de mártires — de Borrás, de Aschery —, Salud Borrás, su hija, muerta en París, viuda a su vez de Mas, fusilado en Montjuich; de Octave Jean, muerto en la revolución mejicana. De todo ese pasado de sombras extraordinarias, de vidas desorbitadas, quedabas tú. Queda todavía Rosario Dulcet en Francia. Hay Libertad Ródenas y Viadiu en Méjico; algunos más, diseminados por el mundo.

La vieja guardia, que no se rinde, que muere en su puesto. Creyendo en los ideales que abrazó; dando a la Organización que creara todo cuanto podían y valían. Viejos ya, no pueden darle más que su constancia, su persistencia, su ejemplo, la rectitud de sus vidas,que constituyeron la riqueza y el orgullo de una organización que está formada por hombres y que de los hombres se nutre, sobre los hombres se levanta.

Va muriendo nuestra vieja guardia. Pasamos ya otros a ser esa guardia vieja... Pero hay algo que muere con ellos: El sentido heroico de la vida; la pasión de las ideas; la mística de la organización; el desdén por los bienes materiales; la exaltación de los valores morales. Cosas todas que les dieron la confianza, la voluntad, la fe sincera y profunda; la abnegación serena que les hacía luchar, vivir y morir dándose enteros, sin necesitar estímulos ni premios. Sabían que trabajaban para el mañana y ninguna impaciencia, ninguna decepción pudo jamás hacer mella en ellos. Fueron pioneros que supieron abrir brecha a hachazos, con las uñas y con los dientes, si fué necesario. Los que les hemos seguido y los que nos siguen, hijos del siglo, vinimos marcados por la maldición del practicismo, que ha matado, mata y matará lo mejor de los ideales. Y ellos, sin embargo, fueron los más prácticos de todos, sin saberlo y sin proponérselo, por la propia dinámica de sus luchas y de sus vidas.

Federica MONTSENY

LAPSUS. — Una lectura precipitada y una confusión de nombre, nos ha hecho decir en nuestra crónica anterior, que **Luis** Ruiz Contreras había muerto recientemente en Madrid. El que ha muerto es otro Contreras. **Luis** Ruiz Contreras, traductor de Anatole France, murió a fines de 1952. Aparte este error de fecha, cuanto decimos sobre Ruiz Contreras, su personalidad y su obra, corresponde a la realidad y a nuestro juicio sobre ambas.

AVISO IMPORTANTE

Advertimos a nuestros compañeros que para toda correspondencia en español — textos y comunicados — y envíos de dinero por parte de paqueteros y suscriptores de lengua española, deben dirigirse a:

Correspondencia: F. Montseny, Réd. « ESPOIR », 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

Pagos: M. Celma. — C.C.P. numéro 952-38 — Centre de Chèques de Toulouse.

LA CONFESSION D'UN HOMME

(Suite de la page 1)

chien si je le rencontrais encore.

» Cet incident me confirmait que mes jours étaient comptés. Je réfléchis longuement sur ce qu'il me restait à faire. Je n'avais pas l'argent nécessaire pour fuir Paris et je n'avais d'autre moyen d'existence que la vente du « Libertaire ».

» Je pensais alors que je pourrais me venger des mauvaises heures que m'avait fait vivre la police et venger en même temps mes camarades tués. L'idée me vint de frapper à la tête. Pourtant, la pensée de tuer un homme me faisait horreur. Je n'aime pas tuer, camarade ! Ici, la guerre nous est imposée par les généraux fascistes. On m'a mis un fusil entre les mains. Je m'en servirai pour défendre la cause du prolétariat. Malgré les circonstances spéciales de cette lutte, j'éprouve à l'idée de prendre la vie à un homme la même horreur qu'en 1919, quand j'arrivais à la conclusion qu'il fallait tuer le responsable des méthodes policières employées contre nous. En le tuant, je sauverais d'autres vies humaines en Russie, comme en épargneraient en Espagne, aujourd'hui, ceux qui exécuteraient les responsables des interventions fascistes. Ce serait le dernier service que je rendrais à l'anarchie, à laquelle je me suis donné tout entier.

» Je savais que le « vieux » se rendait tous les jours en taxi de son domicile, rue Franklin, au ministère de la guerre. Le 18 février, je me suis placé près de la porte de sa maison. Je n'attendis pas longtemps : Je vois encore son large dos voûté dans le « loden » gris foncé passant tout près de moi avant de s'engouffrer dans le taxi. Je tenais en main, caché sous ma gabardine, le revolver qui devait l'abattre. Ce jour-là, je n'eus pas le courage de tirer. Il me devint impossible de tuer le « vieux ». Je le laissai s'éloigner...

» La nuit suivante, je n'ai pas dormi. Je me suis reproché d'avoir été lâche. N'étais-je pas moi-même condamné à mourir ?

» Je suis retourné rue Franklin le lendemain...

» Le « vieux » apparut bientôt pour monter dans son tacot. Je fus repris par un remords et je laissai passer plusieurs occasions de tirer. Mais quand le taxi allait s'éloigner, je courus jusqu'à l'angle de la rue Flanklin et du boulevard Delessert. Mon revolver contenait neuf cartouches; je les tirai toutes au moment où la voiture ralentissait pour s'engager dans le boulevard. A la dernière, je vis, par la glace arrière, la tête du « vieux » s'incliner sur le côté. Ma première pensée fut « Je ne » l'ai donc pas raté.... »

» Je me sentis aussitôt allégé d'un poids immense : c'était fini. Je ne devrais plus jamais tuer un homme. Je ne songeai même pas à fuir.

» Il y avait beaucoup de policiers dans les environs, mais ce que je venais de faire les avait tellement surpris qu'ils ne bougèrent pas tout d'abord. Le sentiment que j'étais dorénavant dispensé de tuer me dominait tellement que je jetais mon arme par terre, devant moi, pour tendre mes poignets vers les agents les plus proches, en criant : « Ne » craignez rien ! Venez m'arrê» ter ! »

» On me traîna à un commissariat de police. Là, un officier de l'armée me porta un grand coup de poing à la figure en me traitant de « crapule ». Je pense qu'il aurait été moins courageux si je n'avais pas été tenu par des agents.

» Le procès commença en mars Quoique le « vieux » eût été seulement blessé, on me condamna à mort. On transforma cette peine en dix ans de prison après une intervention de Clemenceau qui n'avait pas été sensible à la visite de ma mère, comme on l'a dit, mais à la menace de nos camarades anarchistes de publier certains anciens écrits où il défendait, lui-même, notre point de vue.

» J'ai vécu de longs mois entre quatre murs, dans une cellule de la Maison Centrale de Melun. Je tombai malade. Je dois à l'intervention d'un très brave homme de médecin l'allègement d'un régime qui m'aurait conduit à la mort. Quand je fus libéré, le 21 août 1924, on m'assigna Compiègne comme résidence et le commissaire de police de cette ville était rendu responsable de mes allées et venues. Je réussis cependant à faire croire à mon départ pour la Belgique, alors qu'en réalité je retournais à Paris.

» Puis je me suis rendu dans le Midi. J'ai épousé une femme dont j'eus une petite fille. La famille de ma femme ne m'aimait pas. Elle me rendit la vie impossible au point que je dus quitter la maison malgré l'attachement que j'avais pour ma gosse.

» Un jour, avide de revoir ma petite enfant, je résolus de l'enlever. Mon frère Henri avait accepté de m'aider. Mais nous fûmes arrêtés au moment où nous débarquions en gare de Toulon. Mes pièces d'identité étaient fausses. Cela fit encore des histoires. On voulait m'inculper de vol de documents officiels. Sans doute pour me faire peur ? C'était la famille de ma femme qui m'avait dénoncé à la police.

» Ensuite, ce fut la guerre du fascisme contre le peuple d'Espagne. J'ai répondu à l'appel de nos camarades. Nous devons pourtant nous défendre ! Ma nature est foncièrement paisible... »

« Je m'en suis aperçu tout à l'heure, Cottin... Tu aurais très bien pu te fâcher. »

Je regarde dans ses yeux bleus de grand rêveur. Je comprends que cet homme voudrait donner mille fois sa vie pour que le monde connaisse plus de bonheur et plus de justice. Seul un idéalisme élevé a été le mobile d'un geste par lequel il engageait d'ailleurs sa propre vie.

Une buée monta aux yeux de Cottin. Il conclut : « Je mourrai probablement ici, en Espagne. Depuis qu'on m'a pris mon enfant, je ne tiens plus à la vie. J'ai donné tout à l'anarchie. Je mourrai en défendant notre idéal. Mais ma dernière pensée sera pour la petite fille qui se trouve en France et qui ne comprendra jamais combien son père l'a aimée. »

Cottin tourne la tête pour que je ne vois pas la larme qui va se détacher de ses yeux.

Saisi par un étrange pressentiment, il s'éloigne en répétant encore une fois, comme s'il voulait que je le proclame un jour, afin que son enfant l'apprenne : « Oui, ma dernière pensée sera pour ma petite fille ! »

⁂

Je ne l'ai plus revu.

⁂

Deux semaines plus tard, les journaux du monde entier annonçaient : « Emile Cottin s'est fait tuer sur le front d'Aragon ».

Mathieu CORMAN.

CARTA ABIERTA

DIRIGIDA AL EXCMO. SEÑOR FRAGA IRIBARNE, MINISTRO DE INFORMACION Y TURISMO, POR LOS ESTUDIANTES, UNIVERSITARIOS Y ARTISTAS ESPAÑOLES EN TOULOUSE.

Excmo. Señor Ministro,

Los Estudiantes, Universitarios y Artistas Españoles reunidos en Toulouse, sentimos un vivo temor ante las represalias de que están siendo objeto aquellos que, impulsados por un único móvil de justicia social, se han elevado valientemente para dirigir una enérgica protesta contra la incalificable conducta de que están dando prueba los responsables, al tolerar, y, lo que es más grave aún, al justificar unos actos que están al margen de toda ética moral, actos condenados por las Naciones Unidas, de las cuales España forma parte.

Nos sentimos obligados a solidarizarnos abiertamente con los intelectuales españoles, reclamando con ellos que una investigación imparcial tenga lugar .

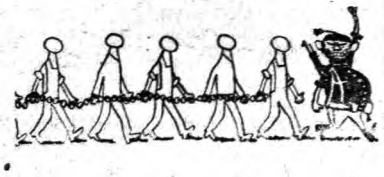
Al reclamar enérgicamente que cese toda persecución contra los que se hacen intérpretes de las justas aspiraciones del pueblo español, reivindicamos para todos los españoles:

¡Una amnistia general!

¡El derecho a la libertad de expresión!

¡El derecho a la libertad de reunión y de asociación!

Esperando que nuestra petición sea favorablemente acogida por V.E. le saludamos atentamente.



Echos... de Presse

(Suite de la page 1)

» A environ 130 kilomètres de la surface de la terre, se trouve une zone critique. L'air y est un milliard de fois moins dense que sur la surface de la mer. Là, une petite « panne » suffirait à sortir la nature de l'équilibre. Là, une tonne de déchets gazeux provenant des fusées produit le même effet qu'un milliard de tonnes sur la surface terrestre. Un milliard, c'est 1 suivi de 9 zéros ! Cent tonnes de déchets expédiés à cette hauteur peuvent produire un gigantesque nuage de brume de cent soixante fois 160 kilomètres.

Mais Pressmann ne table pas seulement avec 100 tonnes de ce qu'il appelle « les vapeurs de la mort ». Les fusées géantes du type Nova, qui doivent expédier un homme sur la Lune, brûleront 2.000 tonnes de carburant. Ce carburant se compose de diverses combinaisons chimiques, dont la synthèse est tenue rigoureusement secrète; mais il est connu des savants qu'il se trouve parmi les composants, du fluor, de l'azote et de l'hydrogène. Lorsque ces ingrédients parviennent dans l'atmosphère sous forme de gaz d'échappement, ils sèment la destruction. L'hydrogène, qui est l'élément principal de la benzine des fusées, devient en altitude un filtre dangereux pour la vie.

Il suffirait de 25.000 tonnes de ce gaz dans l'atmosphère pour retenir les rayons ultra-violets du soleil. Il en résulterait un dérèglement de la température sur la surface de la terre. Le climat et le temps se transformeraient.

Pressmann a pris la parole au trente et unième congrès de l'Institut pour les recherches spatiales à New York. C'est là qu'il a exposé le résultat des recherches qu'il avait entreprises avec ses collègues.

Il nous a laissé un petit espoir : si l'on expédie occasionnellement une fusée dans l'espace, l'atmosphère se purifie d'elle-même, si on lui en laisse le temps. Mais si plusieurs nations engagent beaucoup d'engins pour la compétition de l'espace, alors nous ferons descendre sur tous la peste des fusées. Il n'y aurait qu'un remède à cela : LA RAISON.

Comme je l'ai noté plus haut, j'ose croire que pour ces citations des commentaires sont superflus.

Edouard BRUNET.

REPORTAGES

Imágenes del Canadá

En visperas de Navidad

La mañana del sábado era fría, pues además de los diminutos y helados copos de nieve, que parecían puntos de fuego al abatirse sobre nuestros rostros, el viento — elemento adverso por demás en bajas temperaturas — terminaba eficazmente la labor, entumeciendo narices, ojos, frentes y cuantas partes del cuerpo quedaban mal abrigadas.

Más, pese a las rudas condiciones que hemos señalado, las calles de la ciudad hervían de gente, particularmente de niños venidos de los pequeños pueblos y aldeas vecinas, con la ilusión de presenciar el desfile de carrozas, gigantes y cabezudos; pero sobre todo, con la idea fija de ver con sus propios ojos a Sante Claus, el abuelo de la gran barba blanca, que viene del Polo Norte, en carroza tirada por renos, a traer los maravillosos juguetes tantas veces soñados por los pequeñines.

«The Christmas Parade» (desfile de Noel) es organizada por la cámara de comercio local, con objeto de incrementar el interés de los ciudadanos por las fiestas tradicionalmente religiosas; lo cual trae como lógico resultado el aumento de venta y ganancias de los negociantes.

—Estos fines son logrados en el Canadá con un éxito sorprendente. Dudamos haya otro país en el mundo, donde los individuos empujen la extravagancia tan lejos. El fenómeno se comprende, cuando se constata el tesón y persistencia, con que la canalla confabulada lleva a cabo sin reposo, durante un mes, en todas partes y a todas las horas, la campaña publicitaria más abusiva que imaginar se puede; pues es imposible abrir la radio o la televisión, sin que los cantos religiosos y los anuncios comerciales del momento invadan los hogares.

Una se dejaría fácilmente arrastrar por el ambiente, nos decía una compañera, al observar los comercios — resplandecientes de decoraciones divinas — abarrotados de gente afanosa en comprar toda clase de regalos.

Sí, ahora no faltará de nada en ningún hogar. Los novios, los maridos y los padres, rivalizarán en obsequiar a los suyos con los más valiosos presentes.

Las enemistades y desavenencias desaparecerán momentáneamente, dando paso a un período de ideal armonía. A un período de fraternal convivencia, que dulcifica y hace la vida digna de ser vivida.

Inclusive los ancianos y los niños menos afortunados; aquellos que durante todo el año no han recibido caricia ni atención de nadie, ahora, en vísperas de navidad, tendrán exquisitos manjares y preciosísimos juguetes.

¿Cómo es posible este milagro?, dirán las famélicas criaturas, al ver llegar las señoras, o los señores, cargados de tantas cosas deliciosas. Señoras o señores, que para no aburrirse, o por puro snobismo, les da la manía de formar clubs y asociaciones benéficas, en nombre de las que se permiten celebrar constantemente opíparos banquete, bailes y demás juergas, en las que solamente en trajes y flores, gastan un dineral.

¡Ah!... pero estas damas encopetadas y estos caballeros de relumbrón son muy bondadosos; al extremo que su bondad les hace acordarse una vez por año de los seres que sufren en el mundo. De los ancianos que habitan solos, en chozas escondidas en medio de los bosques. De los niños, a cuyos padres enfermos, desempleados, o simplemente embrutecidos por el alcohol, tienen sumidos en la más vergonzosa miseria. De esos niños, a quienes el abandono y malas condiciones de vivienda, les hace ser víctimas preferidas del fuego, en el que mueren, como funesto holocausto, docenas de ellos todos los años.

Presentes tenemos aún en la mente tres, de los numerosos incendios que se produjeron el año pasado en el distrito que vivimos.

En el primero perecieron tres niños menores de doce años. El padre, sin trabajo, fué condenado por negligencia. Habiendo, la compañía eléctrica, cortado la corriente, en el hogar no había ni agua — debido al sistema de bombaje individual, que las casas situadas fuera de los pueblos y ciudades, poseen a través del Canadá.

El segundo arrebató la vida a cuatro pequeñuelos y a la madre. El padre, desempleado también, pudo salvar dos niñas; pero una de ellas, en gesto desesperado, volvió a penetrar en las llamas en busca de su mamá y hermanitos, siendo también calcinada. Los vecinos debieron obrar, casi con violencia, para impedir que el padre hiciese lo mismo.

En el tercero de los incendios, murieron cuatro pequeñuelos. El padre, obrero de la misma empresa que nos emplea, trabajaba en el relevo de la noche, y la madre se había marchado a celebrar la fiesta... ¡pues estábamos en vísperas de navidad!...

Acracio ORRANTIA.

Asi es América

La preponderancia del catolicismo

La elevación del cardenal Montini a Papa, trajo, a los medios católicos de América, un malestar intenso que no ha trascendido ampliamente a la opinión pública. Ciertamente que una gran parte del conjunto católico era y es indiferente, sentimiento muy opuesto al del cardenal Spellman, apesar de su no poca tenacidad en conseguir «acción homogénea».

Sin embargo, la disciplina a los principios divinos, no ha evitado se produjeran grietas en el bloque católico del continente, grietas que han puesto en suspenso la continuación de un plan, «para contener el avance de las ideas extremistas». Digan lo que quieran, la perspectiva de estos pueblos no deja de ser sombría.

¿Qué pretenden los emisarios del Vaticano? No es tan difícil comprenderlo; los pasos van encaminados a abrir una brecha en la lucha social. Y aunque las diferencias entre los jerarcas del catolicismo no han desaparecido, los cimientos del gran proyecto ya están echados. ¿Habrá trabajo, pan y libertad? Por influencias de la Iglesia, estamos seguros que no.

El prelado norteamericano, alma litigante, y cabeza gris de las cumbres vaticanistas, calla, asiente, no sin reserva y recelo, alegando que sólo es una oveja mansa de la grey cristiana. No es cierto exista tanta mansedumbre. El uniforme de general en guerra es lo que mejor luciría Spellman; fué, es y será, benefactor de guerras, protector de batallas para las peores luchas políticas, alentador de las acciones más bajas que los hombres puedan efectuar.

El trabajo que desde Estados Unidos se lleva a cabo, abriendo zonas de influencia católica, y vigorizando las que ya tenían, es inmenso. Las redes de actividad, públicas y privadas, aumentan sigilosamente. De todos los sentimentalismos, los curas hacen bandera de proselitismo. Se identifican con los comunistas. El hambre, el analfabetismo, la carencia de viviendas, las malas condiciones del trabajo, la poca remuneración, etc., etc., son motivos que prenden en su estandarte de lucha, para captar simpatías y aumentar sus filas.

La desesperación de los necesitados, y la ignorancia de los problemas sociales, más que la credulidad, orienta hacia la Iglesia a personal que queda inhabilitado para labores enaltecedoras. Desde la atalaya católica, todo tiende a potencializar las añejas tradiciones; el espíritu innovador es fingido; no hay palpitación humana.

Todos los problemas políticos tienen la presencia del alma vaticana. Y frecuentemente es la fuerza determinante. En los países abiertamente declarados conservadores, el catolicismo marca la pauta del ritmo social; donde prima el engañoso sentido democrático, y las autoridades son tolerantes (o cómplices), la gente de la Iglesia se manifiesta y propaga, como bien le parece, sin tener en cuenta que la Constitución no les otorga tales exhibiciones.

La revista «Visión», hace unas semanas, daba a conocer actividades que reputamos peligrosas para los medios obreros. En Chile, Perú, Paraguay y Argentina, ya estaban en abierta actividad los centros de trabajadores, patrocinados por personajes eminentemente católicos. Sus métodos de desenvolvimiento no son capítulo inédito; son, íntegramente, un plagio de las hermandades católicas hispanas.

El proyecto obrerista es de estructura y contenido verticalista. Abarca todo el continente americano. Su secretario ha declarado que con la colaboración de personas y entidades que disponen de medios, se tiende a estimular «la condición de los pobres, y a no dejar prosperar los extremismos políticos». Esa fué la consigna con la cual se levantaron todos los fascismos.

Tales labores no obedecen a sugerencias propias de los países de los países que las han puesto en práctica. El núcleo orientador, que piensa, bosqueja, lanza consignas y aporta medios, radica en Norteamérica. Las personalidades eclesiásticas de América latina asienten y colaboran; los organismos sindicales, todos de tendencia reformista, hacen la vista gorda, levantan los hombros.

Sí, en los países de América latina «habrá comedores para indigentes; auxilios de ropa y medicamentos; escuelas, médicos y hospitales; y sobre todo, abundantes auxilios espiritua'es». Tal vez haya también, como así se anuncia en el programa de actividades, alguna granja, a título de experimento y explotación, «pero todo sometido al arbitraje, a la administración y pericia del Consejo Cardenalicio».

La empresa, si tenemos en cuenta el volumen de su bosquejo, es grande. ¿Medios para sostenerla? Los hay de sobra. Los cardenales no están de acuerdo en las innovaciones vaticanistas, pero sí en que la Iglesia debe influir en el destino de los pueblos. Es en esa misión que se preocupan, que trabajan acordes, sacando dinero y otros recursos de donde pueden y como pueden. Un ejemplo que ilustra en este caso, es el cardenal James Francis Mc Intere, ex-empleado de Wall Street, a disposición del cual se ha puesto «lo que haga falta para obra tan cristiana».

La rectificación de conducta, en el ámbito eclesiástico, está iniciado. Con las normas tradicionales se caminaba hacia el aislamiento. La Iglesia comprendió, y siempre lo tuvo en cuenta, que necesita contenido popular para su existencia. Por eso, ha llegado a la conclusión de que no puede dar la espalda a las corrientes modernas de relación social. En su seno se ha producido una crisis, un desequilibrio, pero no quepa duda que los veremos unidos en los propósitos de neutralizar las acciones tendentes a la mayor independencia. Es la trinchera que han abierto en América y tratan de fortificarla.

Algunas figuras influyentes abandonan el ambiente de las catacumbas; otros como el cardenal Spellman se resisten, discuten, invocan y apelan, pero son los menos y van perdiendo terreno. ¿Se reivindican los principios cristianos? No tiene lugar esa ilusión de color de rosa. El catolicismo podrá contemporizar con algunos aspectos de la vida moderna, pero no renuncia a lo consustancial de su historia. Estuvo uncido a las oligarquías económicas, las bendijo y defendió con armas mortíferas. Y en América, el día que los pueblos eleven su conciencia, cuando rechacen la limosna y se subleven contra la miseria espantosa que sufren, el catolicismo enseñará su verdadera faz.

No florecerán con signos de alegría las actividades de los prelados en América; remachan los clavos del dolor que soportan estos pueblos, desde que los primeros misioneros pisaron suelo americano, y su emancipación no es de curas y frailes de quien depende.

Severino CAMPOS

Inutilidad del aparato policiaco

(Suite de la page 4.)

moral, los hombres «ilustres» que rigen los destinos de los pueblos, no encuentran otra solución al mismo, sino es crear un gigantesco aparato policiaco que le cuesta a la nación millares y millares, asi como monstruosos edificios llamados cárceles y presidios, en los cuales está más que probado, se cosechan los más negativos resultados que imaginar se pueda. El hombre que, por un motivo cualquiera, se vé empujado a cometer un acto delictivo, no ignora que existe la policía, asi como también la cárcel o presidio. Ello no le impedirá realizar o cometer, lo que los celos, la pasión, la cólera, o una enfermedad mental, le habrá empujado en un momento determinado. Ello quiere decir que todas las medidas de tipo represivo y bestial, empleadas por la policía, no sirven de ninguna de las maneras, ni a impedir el crimen, ni a preservarse del mismo, y sí para perpetuarlo y desarrollarlo más y más. Es y representa una verdadera verguenza para el sentimiento humano, ver como el aparato policiaco se ensaña con el «delincuente» más desgraciado, que es el enfermo mental. Este lo es por herencia de unos padres alcohólicos o por el embrutecimiento de vicios que existen en la sociedad; en todo caso, debería de ser esta la verdadera responsabilidad de los actos delictivos cometidos por aquel y por consecuente, debería tratarle con afecto, comprensión y amor y no con malos tratos y privaciones, como todo enfermo se merece y a ello debe de tener el más sagrado de los derechos.

Si pues, como acabamos de señalar, la policía y sus métodos represivos no sirven para evitar la delincuencia llamada común, menos servirán aún para impedir u evitar, la delincuencia llamada social (en este caso, nosotros). El delincuente social, es harto sabido que seguirá existiendo, apesar de todas las policias y cárceles del mundo entero, mientras exista una injusticia que reparar.

No queremos dar fin al presente trabajo, sin dejar constancia de que sabemos muy bien (por ello queremos terminar con ella) que es imposible acabar con la delincuencia, en la sociedad actual. La una es la consecuencia lógica y natural de la otra, ya lo hemos dicho. Pero, sin embargo, algo de efectivo se podría realizar en favor de la delincuencia, aún dentro del marco de la dicha sociedad. En primer lugar, facilitar al hombre un trabajo humano y lo suficiente retribuido para subvenir a sus necesidades, tanto físicas como morales; procurarle una instrucción y educación racional, alejada de toda influencia religiosa o militar, por considerar de que estas están en la base de todas las bajas pasiones del ser humano; y segundo: dejar a la medicina y a la ciencia psiquiátrica el lugar que de derecho les corresponde, en la misión de curar y cuidar, como se merece, al delincuente enfermo mental.

Y es, pues, por todo lo aqui expuesto, de forma harto somera e incompleta, que, al empezar este modesto artículo, decimos y afirmamos que el aparato policiaco de nada sirve y de que, con los millares que al pueblo cuesta su manutención y entretenimiento, se podrían elevar y construir grandes y vastos edificios, verdaderas obras de tipo humano y social, en los que se tratase la delincuencia en general como una enfermedad. La Sociedad entera saldría grandemente beneficiada en todos los sentidos.

Vicente CAUDET.

Port-de-Bouc. Diciembre 1963.

Survivante de la guerre, la ligne Maginot continue d'être entretenue par la France

(Suite de la page 3.)

verts de ronces, les autres remplis d'eaux de pluie. Le béton de la forteresse porte les marques de coups de plein fouet, mais l'intérieur n'a pas été atteint bien qu'au cours de l'offensive alliée en 1944, l'ouvrage ait changé de mains plusieurs fois, selon les avances et les replis des Allemands et des Américains. Cependant aucune armée n'y soutînt de siège prolongé.

Depuis la guerre, quelques forts de la ligne Maginot ont été transformés en postes de radar; c'est le cas d'un ouvrage situé dans la même région de Simserhof.

Mais la plupart des ouvrages restent sans affectation spéciale. Etant situés sur les hauteurs, sous terre, ils ne perdent presque pas de sol cultivable. Ils renferment cent milles de tunnels qui pourraient rapidement être aménagés en abris susceptibles d'accueillir des dizaines de milliers de réfugiés pendant six mois de séjour maximum.

Les anciens combattants se demandent comment les fortifications résisteraient à la bombe à hydrogène; elles resteraient vraisemblablement parmi les meilleurs abris, et seraient certainement plus solides que la plupart des autres ouvrages connus.

Humour...

Un astronaute soviétique alunit pour la première fois. A sa grande surprise, il y découvre le Caudillo Franco.

— Comment avez-vous fait pour arriver sur la Lune ? Alors, là, vous m'en bouchez un coin ! Vous avez dû vous préparer en secret. Rien ne nous laissait prévoir votre succès. Où avez-vous pu dénicher du matériel pour construire une fusée ?

— C'est bien simple, répond Franco, je n'ai eu qu'à empiler les uns sur les autres un militaire, un curé, un militaire, un curé, etc... et de grimper sur le tas. Quand je suis arrivé sur la Lune, je disposais encore de tous les hommes de la Garde Civile.

COLLABORATION

Actualidad

La situación de los jovenes libertarios presos en Francia y de los liberados

CONTINUAMOS siendo víctimas, en las personas de nuestros jóvenes compañeros detenidos en virtud de las denuncias y reclamaciones del franquismo, de todos los compromisos pasados entre Gobiernos. No tan sólo se retiene en la cárcel a hombres que nada han hecho, sino que a aquellos que se les ha liberado, se les somete a un régimen de excepción absolutamente incomprensible, por cuanto, no habiendo intervenido ninguna sentencia judicial que proclamara su «culpabilidad», nada explica ni justifica que se les expulse de Francia y, en su defecto, por tratarse de asilados políticos, que se les residencie, retirándoles las Cartas de Identidad y sometiéndoles a control y vigilancia policiaca.

Y aún hay más todavía: nuestros jóvenes compañeros se encuentran en la cárcel en las condiciones que han sido ya denunciadas por varios abogados, particularmente por Me Deschezelles: sometidos a régimen de delito común, mezclados, por tanto, con toda clase de delincuentes o de detenidos. Ni aún el régimen C., régimen intermedio atribuido a los activistas de la O.A.S., se concede a los hombres de la C.N.T. y de la F.I.J.L. No podía llegar a menos la patria de los Derechos del Hombre y del Ciudadano, cuyos idem tanto contribuyeron a recuperar para el pueblo francés, los padres, hermanos o compañeros de los detenidos, cuando no los detenidos mismos.

Este trato injusto e incalificable ha llevado a nuestros compañeros a tal estado de exasperación, que los abogados, los familiares y la organización en general deben hacer grandes esfuerzos para disuadirles de que recurran a la única medida que está a su alcance: la huelga del hambre, que puede tener consecuencias desastrosas para organismos jóvenes.

De este grave caso se está ocupando ya el Comité Pro-España Libre, a cuya creación y actividades dedica su fervor y su voluntad el abnegado compañero Lecoin. Las personalidades que le han ofrecido ya su concurso, tienen, pues, problema a resolver a la medida de su deseo de ser útiles a la causa de la libertad del pueblo español. Porque estos jóvenes detenidos son víctimas del franquismo, víctimas del fascismo, de la misma manera que lo son los que están en las ergástulas españolas. Es para dar satisfacción a Franco y su gobierno, por lo que se les ha encarcelado, se les retiene en la cárcel, se les insulta y se les humilla con la calificación de malhechores, que autoriza el que se les someta a régimen de delincuentes comunes. Víctimas del franquismo y del fascismo son los compañeros liberados, pero sometidos a medidas administrativas, que les niegan todo derecho inherente a su calidad de refugiados políticos, cubiertos por la Convención de Ginebra.

Nuestra indignación no tiene límites. No la tendrá la de nuestros lectores y la de cuantos, hombres de espíritu justo y de pensamiento libre, se inclinen y se informen sobre este caso.

NADA JUSTIFICA NI EXPLICA QUE SE RETENGA TODAVIA EN LA CARCEL A OCHO HOMBRES, cuando se ha liberado a 13. Se les ha liberado, porque no había cargo alguno a retener contra ellos. Sin embargo, se les sanciona SIN CAUSA ALGUNA, por cuanto se les retira sus derechos. Y se retiene en la cárcel a los otro ocho, QUE SON TAN INOCENTES COMO LOS TRECE LIBERADOS.

Se comprende, se concibe fácilmente el que estos ocho compañeros estén ya en el límite de la paciencia y que su irritación les impulse a adoptar actitudes desesperadas.

Una vez más, nos dirigimos a la opinión pública francesa, a los hombres de todos los partidos y opiniones de Francia y del mundo, pidiéndoles solidaridad activa con nuestros jóvenes compañeros. Tenemos confianza en el Comité por la Libertad de España que acaba de constituirse y a todos pedimos secunden su obra, ayuden a Lecoin a realizarla. Que todas las buenas voluntades se movilicen. En lo inmediato, para exigir que se dé a los ocho jóvenes libertarios el régimen de presos políticos. Que se les haga liberar, luego. Que se eviten los atropellos y abusos de autoridad de que se les hace víctimas, sacrificando a los verdaderos amigos de Francia en aras a la «amistad» interesada del que fué indefectible amigo de los enemigos de Francia.

Y que todo ello aumente las páginas del libro negro del franquismo, impulsando a todos los hombres amantes de la Libertad, partidarios de los Derechos del Hombre y del Ciudadano, a luchar para que esos derechos sean restablecidos en España... y en Francia.

Comentario

Hombre de mucha pupila

GRAVISIMA falta cometeríamos, si desdeñásemos las «buenas» artes del presente sistema político en España, para trocar malquerencias en efectos, como lo patentizan algunos de la prensa norteamericana, que han perdido la objectividad del «sentimiento trágico de la vida entre los españoles» y, ahora, presentan «una insólita España de barriadas modernas para gentes humildes, sólidas reservas de oro y divisas, de «standard» europeo», los españoles inflados de vivir maravillosamente y hasta ansiosos de romperse la crisma bien, al volante de sus coches o motos, en fin; a poco que apuren sus estilográficas, España es el país más liberal del mundo, tanto en materia de Prensa que de «bikinis». Por lo que ya ciertos comentaristas, que «mordían» de lo lindo, han confesado su asombro al descubrir, muchísimo mejor que lo hacen los de don Paco, «la vitalidad de un régimen político — lo dice « Ya« — al que consideraban demasiado viejo para crecer y renovarse.»

Pero como aún quedan por esos mundos hombres del periodismo, que siguen creyendo la tragedia del pueblo español bajo el mando «genial» del Caudillo, el señor Fraga Iribarne, aprovechando su reciente viajecito al Reino Unido, al llegar a Londres y ser preguntado, por uno de esos «periodistas», que ven en el ministro de Información el «mejor» vehículo para saber la realidad española, si era cierto que algunos mineros fueron víctimas de malos tratos, desmintió, rotundamente, tales hechos, agregando, que «todo era obra de la conjura comunista, orquestada por los tontos y resentidos, contra el prestigio y el honor de España.»

Igualmente Radio Nacional, en su emisión de las diez de la noche del 24 de noviembre último, nos ofreció la siguiente noticia: «Un escaso número de mozalbetes, casi imberbes, venidos de los suburbios londinenses de mayor criminalidad, se estacionó frente a la Embajada española, promoviendo gran alboroto por la presencia en Londres de nuestro ministro de Información y Turismo, siendo rápidamente disueltos por la policía». Cumpliendo así la emisora su caudillal deber de menospreciar y ofender bellacamente a la nutrida concurrencia de personas inglesas y de otras nacionalidades, que desfilaron ante la tal Embajada para mostrar su repulsa al franquismo, y en este caso a su heraldo, Fraga Iribarne, amalgama de insolencia y pedantería hecha ministro del Gobierno del Generalísimo.

Claro que esas protestas y otras no hacen mella en don Manuel, debido a los muchos admiradores que hacen la rueda a don Paco, pues hasta el Negus, olvidando los malos ratos que le hizo pasar quien en vida se llamó Benito B. Mussolini y fué el protector número uno del gran ideador del Valle de los Caídos, ha visitado, recientemente, a Franco, quizá para ofrecerle la instalación en España de una gran industria de babuchas etiopes para calzar a los miembros del Gobierno y a las jerarquías del Movimiento Nacional y, también, proveer de ellas a esos millones de «turistas», que todos los años van a España a gozar de la paz que les brinda el Caudillo, aplicando la mordaza y el garrote a los ciudadanos españoles, pues es justo que Abisinia invierta su capitalito, como lo hacen otras naciones, en España, para acrecentar más y más la «prosperidad» del pueblo español.

Por supuesto, es perfectamente lógico que así rueden las cosas, dado que «la sociedad moderna en el mundo, y naturalmente en España, ha elegido otro sistema de progreso y justicia...», pues «en una sociedad que ha eliminado la lucha de clases (dejando las manos libres a los poseyentes y atándoselas a los desposeídos) porque sus diversos escalones han encontrado una solidaridad y una homogeneidad altamente positiva, parece por lo menos extravagante que salgan a relucir (clamores de protesta de los pisoteados, a los que *ABC*, 2-11-63 denomina) tipos del casticismo marxista.»

No sorprenda pues, que con ese «otro sistema de progreso y justicia» elegido por España, el general Choltitz, que durante la pasada guerra mundial fué el último jefe de las fuerzas alemanas en París, cuya vida fué respetada por el refugiado espagnol que lo capturó, y que asistió a la asamblea de Excombatientes Europeos celebrada en España, de la cual ustedes ya tienen referencias, ha escrito al general Garcia Rebull para agradecer lo bien que fué tratado, los emotivos actos en el Valle de los Caídos, la santa misa que oyó, la cariñosa visita al Jefe del Estado — nada dice de la comilona en el Parque del Retiro — y asegurar que «en todos los sitios que visitó pude encontrar en los rostros algo que no es — como quieren hacernos ver los malintencionados — la tristeza de un pueblo oprimido, sino, por el contrario, la satisfacción de un pueblo que es dueño de sus propios destinos.» Véase cómo el tal general ex-nazi se gana otro viajecito a los dominios del Caudillo por ser hombre de mucha pupila.

Y para colmar la danza, he aquí unos trozos de la carta de don Modesto Moyrón, exilado en Méjico, a «ABC», anunciando su regreso al solar español, y que dicho diario comenta a su gusto, en el número del 11 de noviembre 1963:

«Vencido en la lucha que vengo librando desde hace cerca de veinticinco años (¡y eso que se ha ahorrado dos!)». «Las luchas tienen un plazo más o menos largo de duración, hasta que una de las partes se declara vencida.» «Si transcurridos esos cinco quinquenios se alcanza... y se practica balance del resultado de la lucha y este balancse arroja cero en el cociente... no hay posibilidad de seguir en esta trinchera carcomida, estéril.» «Lamenta los muchos años que ha estado abrazando ideales — esto lo agrega «ABC» — sólo existentes en teoría. Tiene un especial y encendido elogio para la actitud del Gobierno español...». Y termina su carta el tal Moyrón — autor de un libro, «Fuera caretas, españoles en el exilio» — con estas palabras: «Es hora de que estas dos Españas dejen de mirarse con odio. Así dice en un libro publicado en 1956 don Claudio Sánchez Albornoz, yo estoy en un todo — añade — conforme con la tesis.»

Solamente le falta a este Moyrón imitar a Rafael. Tantos años en la brega política para luego venir en fraile. ¡Cosas de la vida, amigos lectores!

Salvador INIESTA

COMITE de REDACTION D'« ESPOIR »

Directeur : A. TURMO
Secrétaire de Rédaction : F. MONTSENY.

Rédacteurs : P. V. BERTHIER, Edouard BRUNET, Et. GUILLEMAU.

Administrateur : J. BORRAS.

Vient de paraître :

« UN CENTENAIRE BULGARE PARLE »

par Nicolás STOINOFF

Prix : 8 F 50

Demandez-le aux Services de Librairie de la C.N.T., 4, rue Belfort, Toulouse, et 24, rue Sainte-Marthe, Paris (10e).

Inutilidad del aparato policiaco

Cuando los que luchamos sin desmayo por un orden nuevo en lo económico y social, es decir, por una sociedad sin amos ni esclavos, sin Dios y sin Estado; decimos y afirmamos que, el aparato policiaco representa una de las plagas que más caro le cuesta a la Sociedad actual, no lo decimos, ni menos lo afirmamos por mero espíritu de contradicción, sino porque es a diario que se nos ofrecen pruebas sin fin, las cuales nos lo confirman y nos dan razón; no hay más que hojear la prensa diaria de toda laya si queremos convencernos de la veracidad realista que nos asiste, al decir y afirmar lo que precede.

Varios son los ejemplos que la Historia contemporánea nos ofrece, referente a errores judiciales, en los que se ha condenado a muerte a seres, los cuales, después de haber sido «ajusticiados», se ha podido comprobar su más absoluta inocencia; siendo los principales responsables de que ello asi ocurra, la propia policía y su fatídico e inhumano aparato represivo. La Policía, por si sola, es incapaz de descubrir el o los autores de un hecho determinado. Es evidente que, para que la policía pueda descubrir algún indicio que le permita llegar a resultados efectivos, le hace falta, le es absolutamente imprescindible, toda una serie de gentes, como, por ejemplo: testigos falsos, chivatos de toda laya, reclutados en los medios bajos, depravados y embrutecidos de la Sociedad, si quiere, de verdad, enterarse de algo acaecido. Si toda esta gente, encontrada fácilmente en los bajos fondos de las grandes capitales, no estuviera dispuesta a vender por unas miserables migajas, a sus semejantes, es de sobras sabido y probado que la política, por bien organizada que ella esté, nunca jamás descubriría ningún hecho cometido, de poca o mucha importancia.

Vamos a dejar de lado, en el presente trabajo, todas las injusticias y vejámenes cometidos por el aparato policiaco en la persona de hombres idealistas, por considerar que, los hombres de ideas avanzadas, los hombres que luchan y sufren precisamente por querer instaurar una sociedad en la cual el Amor y la Felicidad reinen por doquier, representan un constante y diario peligro para el «orden» actual estatuido y es por ello, justamente, que no debe extrañarnos y menos sorprendernos, de ver a los detentores de este «orden» arremeter contra todo aquello que represente un obstáculo al mismo, siendo la policia el instrumento adecuado por excelencia, encargado de mantenerlo. Nuestra intención, al emborronar estas cuartillas, ya lo decimos al empezar, es la de demostrar (o intentar demostrar, al menos) la total y absoluta inutiliadad del Aparato Policiaco, bajo todos sus aspectos y ello en la misma Sociedad actual.

Para hacernos bien comprender, nos vemos en la obligación de repetirnos y en insistir en que, si no fuera por los muchos chivatos, haraganes de profesión y demás gentes del hampa social, siempre dispuestos a ofrecer sus «servicios» a cambio de treinta dineros, la policía seria completamente incapaz de descubrir al o a los autores de un acto de delito dicho común. Además, y en la mayoría de las veces, cuando la policía obtiene una «confesión» de culpabilidad, ella no ha sido obtenida, sino **arrancada** con medios refinados de tortura físico-moral, empleados por todas las policías del mundo, en sus bárbaros, interminables e ignominiosamente inhumanos interrogatorios. Siendo esto asi, nada de extraordinario representa el que se encuentren detenidos que, con el fin de acortar su martirologio, confiesen ser los autores de hechos por los cuales se ven acusados. Una multitud de pruebas existen de que personas detenidas, que habian firmado su propia acusación, la han desmentido, más tarde, al comparecer delante de un tribunal; declarando que son inocentes de lo que se les imputa y que, si han declarado lo contrario en el transcurso de los interrogatorios, ha sido a causa de medios de tortura empleados por la policía con el fin de persuadirles que **eran ellos** y no otros, los culpables, de los hechos ocurridos. Nosotros, anarquistas, decimos que ni la Policía, ni la cárcel, ni todos los castigos corporales o morales, habidos y por haber, sirven para evitar o precaver los casos de delincuencia, ya sea esta de tipo común, social o política. Tanto la una como las otras, son un resultado lógico del sistema político-económico-social que padecemos. La delincuencia, sea la que sea, nace, crece y se desarrolla en el seno mismo de la sociedad. Las múltiples, diversas y diferentes clases existentes entre los componentes de la misma; el lujo más descarado de una parte y la más espantosa miseria de la otra, hacen que las relaciones entre dichas clases no sean nada cordiales, más bien todo lo contrario. El alcohol, la prostitución, el juego, el cine, toda la prensa diaria a gran tiraje, los libros y lecturas embrutecedoras del cerebro humano, la religión y un trabajo extenuante y atrofiador, permiten el que la delincuencia encuentre un terreno más que apropiado para su nacimiento y desarrollo natural. Y, ante problema tan complejo y de tanta responsabilidad

(Suite en page 3.)

INTERNATIONALE

Rutas abiertas al futuro

ESTE MARAVILLOSO SIGLO XX que, en idea de tiempo, está feneciendo, nos llama a asomarnos a la ventana del mundo para apreciar desde allí el panorama que el futuro conserva escondido al ojo humano. En presencia del siglo XXI, ya podemos hablar de una nueva conciencia, rigiéndonos, más o menos, por la conducta de nuestro conocimiento. Podemos auscultar el espacio, penetrar en la profunda oscuridad de los océanos, transportar la parte física de nuestra personalidad a puntos distantes del globo, tal vez en tiempo infinitesimal y situarnos el pensamiento en regiones aún vedadas a la concepción filosófica, pero admisibles como el campo geográfico de cualquier sector.

Lo que no hagamos entre tanto la vida se nos extingue, será una cobardía transferirlo a las generaciones futuras, que, sin duda, nos observarán — en los restos indemnes que quedarán de nuestra presencia aquí — como pertenecientes a antípodas, extranjeros, bárbaros, aunque hayamos nacido y convivido en la misma casa habitación, paseado por el mismo pueblo o ciudad — que son la casa del pueblo de todos — y profesado la misma religión. La mentalidad individual tiende a un ensanchamiento, por bien que se esfuercen los idólatras y militares. Y la comprensión que nosotros esperamos de nuestros descendientes nos compensará del cúmulo de errores y desaciertos con que conducimos nuestra existencia en un mundo poblado de prejuicios, de competencias y de luchas a muerte.

En este instante podemos ya hablar, no solamente de lo prohibido ayer, en cuanto al fondo del espacio sideral y también del trasplante en otros planetas de algunos objetos de uso doméstico de la vida actual en la tierra, si que también de la línea de conducta que regirá los destinos del hombre en el mundo nuevo. Ya se vislumbra un concepto definido, en cuanto al decrecimiento religioso, porque el cristianismo no contempla todas las necesidades espirituales ya cansadas de tanto martirio y sufrimiento. El paganismo frente a otras religiones que tienen como fundamento principios filosóficos muy sólidos, como el budismo, parece haber dominado la escena humana de nuevo, luego de haber sido desplazado oficialmente por los poderes dominantes de la fe. Mejor identificado con las emociones que se exteriorizan a través de los agentes naturales, esta forma de interpretar el campo neutral de la razón, va cobrando adeptos y abriendo horizontes más amplios en el mundo de las realidades permanentes. De igual suerte, podemos analizar los regímenes que sobrevendrán en esa venturosa edad que nos acerca diariamente a la utopía como ideal.

EN EL SIGLO PASADO, hace apenas cien años, tuvo lugar en Londres el primer congreso que daría por resultado más tarde la constitución de la Asociación Internacional de los Trabajadores. Se trataba, en efecto, de trabajadores en general, incluídos también artesanos y demás integrantes de la vida activa de una nación y no proletarios u obreros simplemente. Aquella iniciativa partió de hombres de todas las profesiones y clases sociales. Las figuras más sobresalientes que han llevado el acontecimiento a los extremos en que todavía los encontramos hoy, han sido Miguel Bakunin, nacido en 1814, y Carlos Marx, que vió la luz cuatro años después. Ambos son hijos de la Revolución de 1789 que les dió levadura nutriente para el desarrollo de sus ideales.

Lo que ha ocurrido desde aquel entonces hasta nosotros está casi al alcance de la mano para todo aquel que pretenda internarse un poco en la historia de los acontecimientos contemporáneos. En la realidad práctica, desde el punto de vista gubernamental, el movimiento socialista revolucionario de Rusia y el cosmopolitismo de Europa, dominan todo el panorama. Pero la conjunción de fuerzas ocultas que ya venían presionando desde mucho antes en la conjunción de nuevas ideas para nuevos hombres, trató de imprimir un cambio a la caparazón física del mundo. Y lo ha logrado en buena medida aún cuando no en el grado y con la perfección de esperar.

Los ejércitos teutones, envalentonados con la anexión de Westfalia y la unidad alemana, haciendo de Europa un reparto de apetitos, terminaron con la guerra de la Santa Alianza. Las monarquías han sido barridas del suelo europeo y el sistema republicano se acentuó como un ideal donde el individuo podría expresar su voluntad como votante, con las alternativas que el hombre contemporáneo conoce. Más era una pequeña conquista, a título de ensayo, que le abria sentimientos prohibidos hasta allí. Y con aquella serie de sucesos, apareció en escena la social democracia burguesa, producto de la revolución industrial, que pondría patas arriba, cincuenta años después, la estructura económica de la sociedad, dudando de los dioses y sometiendo al capitalismo ya prepotente a condiciones de trato humano. La explotación del trabajo manual revolucionó toda Europa, modificando, en el transcurso del siglo, el campo social en su contenido, político, geográfico y económico.

LA REVOLUCION SOCIAL que de tal modo se manifestaba, no ha remodelado los pueblos en su estructura actual; pero se ha enfrentado al poder, aplicando teorías entonces consideradas subversivas con la bandera del socialismo. Obligó de ese modo a que los gobernantes y dignitarios de la Iglesia se acercaran a la realidad y comprendieran que el mundo antiguo había arriado su bandera. Aquellos ideales, hoy ya vetustos, concebidos en su aplicación, pusieron también fuera de la ley al capitalismo como a su sistema. El socialismo traía consigo su propia receta para vigorizar las quebrantadas economías de los países europeos con plenitud igualitaria en la creación y distribución de la riqueza. Los experimentos realizados en la faz económica durante los regímenes de la nobleza decadente y la burguesía que apareció dominando la hacienda social, no han sido tanteos vanos, pero si muy costosos a las siguientes generaciones de pueblos enteros que se lanzaron a la conquista del pan.

El ideal socialista, que, expurgado de la política, llegó a trasformarse en anarquismo, ha perfeccionado así sus métodos combativos, fracasando la gran mayoría de las veces, por tropezar con diques de resistencia imbatibles y por no haber aplicado medidas violentas contra la fuerza opresora, demoró en situarse en el lugar en que el siglo lo encuentra. Y si no avanzó a pasos más largos en esa contienda sin cuartel en todo el mundo, en cambio ha dejado ejemplos muy eficientes de estas experiencias llevadas a cabo en España desde 1936 hasta 1939 y consumadas en Israel poco después, lo que demuestra factible la sociedad de productores y consumidores libres que los anarquistas propugnan.

La guerra no ha sido abatida por inoperancia de la clase trabajadora, que no ha querido romper el cordón umbilical del patriotismo y racismo que recibió en herencia de los bárbaros. Tempoco se ha enfrentado a sus amos, los políticos de turno, que la han encandilado con sus cantos democráticos del capitalismo humanizado, pero capitalismo al fin. La política del mal menor, frente a la guerra de 1870 y a la del reparto comercial en sectores de continentes durante los cuatro años desde 1914 à 1918, dieron un gran golpe a las reivindicaciones proletarias que retrocedieron varios lustros en el camino de su liberación. La última guerra, desde 1939 a 1945, no ha encontrado una resistencia ideológica de fondo, porque el enemigo que se combatía desafiaba a toda la humanidad y los soldados en armas, obedientes al dictador, que había establecido un imperio de Europa, atentaba contra el sentimiento personal del hombre libre.

Este hombre, trasformado en ejércitos enteros, combatió, se despedazó y murió en combates en todos los frentes de lucha y llegó hasta nosotros, su cuerpo hecho pedazos, destrozada su moral individual y esclavizado en sus libertades sociales y económicas. Pero nadie podrá convencerle de que estaba equivocado. Es verdad que el enemigo extranjero no perdonaba, más también otro enemigo potencial estaba germinando en la retaguardia. Nada se ha modificado. Las armas volvieron a quedar en poder de los gobiernos. El hombre que se salvó de la guerra ha vuelto al campo, al taller, a la oficina, quedando tan indefenso como antes, siendo mancillado y explotado como siempre. Ciertamente no ha encontrado una razón en el camino del calvario que justifique esta conducta que deja las cosas en su punto histórico.

ALBORADA DEL GENERO HUMANO puede denominarse al período que arranca desde Isaac Newton a nuestros días. El poder intelectual de hombres de su categoría revoluciona la estructura universal con solo demostrar que lo ideado y pensado hasta allí era producto del error y de la ignorancia. Al aplicar para sus descubrimientos la fórmula de los coeficientes del bonomio, Newton demostró la ley de la gravitación universal. Y tanto hizo en este terreno para el avance de las ciencias naturales que, después de él, en matemáticas, no se ha descubierto nada nuevo hasta Alberto Einstein.

Ese genio monstruoso que hizo avanzar los siglos a galope tendido luego de él, ha encontrado en Adam Smith el filósofo de la economía clásica con conceptos tan monumentales como los colosos sonoros. Y siguiéndole en su carrera por alcanzar al tiempo, tropezamos con Emmanuel Kant que, en campo opuesto, pero no menos pedregoso y obstaculizado por las ruinas del mundo antiguo, por medio del sentido lógico de la duda, llegó a a la certidumbre en uso de la razón. Haciendo un examen del origen, extensión y límites del conocimiento humano, su filosofía influye con ejercicio autoritario por reglas inflexibles en el pensamiento moderno.

Desaparecido, Kant, Federico Hegel recogió el estandarte de la filosofía europea en sus avances por descubrir los caminos de la sociología y empujar científicamente el conocimiento reflexivo de la humanidad. Hegel ha crecido bajo los fuegos cruzados de la Revolución de 1789, aunque, directamente, no haya participado de los ideales que inspiró en el curso de los períodos que arrancan desde el estallido de los acontecimientos hasta 1793. Pero la raigambre y magnitud de los sucesos habían doblado la órbita celeste y trazado un cuadro de conquistas tan voluminosas como asombrosas que no era posible ignorar. Los episodios circuncritos a Francia pronto abarcaron a toda Europa moral y material. Y las ideas que allí de tal modo germinaron cubrieron los dos siglos que nos separan de aquel Renacimiento social del mundo.

Hegel ha sido el representante del idealismo postkantiano que culminó sobre todo el pensamiento europeo. Sin ser economista, dejó muy atrás los conceptos estrechos del conocimiento considerado clásico hasta entonces, acicateando a los hombre hacia la revolución que su obra iba a provocar. Recibiendo en herencia cuanto el conocimiento había atesorado hasta allí, se internó en la realidad del mundo como obra del espíritu a través del arte, la religión y la piedad que así dominaban la filosofía. Absorbiendo el saber de tan ricos manantiales como la cultura brindó a su entendimiento. Hegel ha establecido una corriente idealista que saturó la ambición de espíritus tan personales como el de Max Stirner, José P. Proudhon, Miguel Bakunín, Carlos Marx y tantas otras monumentales figuras, consideradas sus discípulos y que, a partir de enentonces gravitarían en los sucesos mundiales como una nueva constelación.

EL MUNDO SOCIAL que hoy conocemos, antes de aparecer estos gigantes en el firmamento intelectual de la civilización, estaba sólo a medio descubrir. No se conocían ni las edades del tiempo que hasta allí se medían por eras, por ciclos indefinidos. No existían la telegrafía sin hilos, ni el telefóno, ni los asomborosos adelantos que, luego de aparecer la lámpara incandescente y la máquina a vapor, trastornarían la mentalidad en su configuración física, regímenes, costumbres y formas de vida. Proudhon, Bakunin y Marx, filósofos de tal alcurnia y prodigiosa imaginación, han podido predecir hace un siglo cómo podría ser el año 1963. Su pensamiento podrá ser discutido, pero no ignorado y menos negado. La aplicación de sus fórmulas en el campo revolucionario pueden estar equivocadas o no, pero constituyen verdades todavía no superadas.

Los principos de igualdad, fraternidad y libertad que movieron a aquellos hombres a integrarse a un todo ideal condicionado a la liberación humana, permanece incolume. No importa que a lo largo del camino alguien se haya desviado o escondido como el caso de los doce apóstoles; lo evidente es que se ha llegado a un punto en que esa razón se ha trocado en verdad. La necesidad de trasformación de los medios de vida humanos es incuestionable. Y tal peso adquirió la lógica de ese razonamiento que hoy podemos catalogarla como la misma condición de la ciencia empírica antigua y medioeval hasta la aparición de Newton, Kant y Hegel que han puesto un borrón a cuanto allí el espíritu humano había hecho en el terreno de la física y la filosofía, abriendo una nueva cuenta en el libro del futuro.

Con aquellos materiales hemos construido el universo intelectual de la revolución, dirigido, no solo a las necesidades materiales inmediatas, sino también a las más variadas especulaciones utópicas. Es cierto que ni Bellamy, ni Morris ni

(Suite en page 6.)

El valor de un ideal

SI algo en la Naturaleza distingue al hombre del resto del reino animal, es indiscutiblemente el pensamiento. El grado de su desarrollo condiciona, en todo ser normal, el dominio de los instintos que derivan de los profundos lazos que nos unen al grupo de seres vivientes al cual pertenecemos.

Sin duda hemos de buscar en ese dominio la contradicción que en sí representa el hombre. La Biología, ciencia moderna, tiende de más en más en querer encontrar el origen y las causas determinantes de la moral humana en la vida misma y en su proceso evolutivo. La noción del bien y del mal, o mejor dicho, el propio bien y el mal, el instinto al estado bruto y la razón al estado de sumo desarrollo, pueden convivir en un mismo ser, desencadenando alternativa y contradictoriamente, tormentas de odio y de amor a la vez.

Lo absoluto no existe en la naturaleza; uno de los mayores méritos de Einstein, ha sido, a mi entender, el haberle dado al hombre esa lección. Partiendo, pues, de ese principio, podemos llegar a la conclusión de que el hombre es bueno y es malo, lo que quiere decir que no es ni bueno ni malo; ser las dos cosas es la negación de lo absoluto y teniendo en cuenta estas premisas, las pretensiones humanas ya resultan más modestas, lo que nos conduce a tener que buscar en nuestra razón de ser el remedio a los males sociales de que somos víctimas.

Vamos a dejar a la Biología en su estudio del origen de la vida y en la búsqueda del propio determinismo moral de la misma y tratemos de una manera más simple y por lo tanto más a nuestro alcance, de analizar posibles remedios a nuestro mal. El primer instrumento que necesita el ser humano, para luchar contra sus propios males, es la posesión de un ideal, sin el cual creemos resulta difícil su propia superación. Poseer un ideal equivale a decir que ya en el ser humano se ha desarrollado un proceso de sensibilización, predisposición inherente a percibir el efecto producido por una acción de injusticia y a sentir el ansia del disfrute de la plena libertad, sin la cual nada es posible en ese terreno.

Obligados a la renuncia a lo absoluto no nos queda más remedio que tratar de armonizar lo relativo. Cualquier pasión humana puede desembocar en una de estas dos contradicciones: en lo abyecto o en lo sublime; todo dependerá de la fuerza motriz que la ha conducido al desenlace. Podríamos citar múltiples ejemplos, entre ellos: la pasión sexual, dominada por el instinto brutal, puede conducir al crimen o a la violación. Dominada por la razón idealizada, puede ser un cúmulo de caricias o un sublime acto de amor. La ambición de gloria, puede hacer del hombre un déspota o un bienhechor de la Humanidad. La pasión dominadora, puede hacer del hombre un tirano o puede hacer de él un genio, domesticando las fuerzas hostiles de la Naturaleza al servicio y en provecho del bien común.

Conceder valor a un ideal, a nosotros nos sería fácil condicionarlo a que éste fuera el Ideal ácrata; sin embargo hay que reconocer que ácratas son las aspiraciones y el verdadero ideal de la Humanidad. ¿Entonces? Entonces volvemos a las consecuencias de la propia contradicción humana en repercusión colectiva. ¿Habeis visto alguna guerra que no haya sido hecha, por y para la Paz? ¿Qué tiranía no se ejerce en nombre de la Libertad? ¿Qué significa la justicia, si hay desigualdad social? Por lo tanto, ¿quién es capaz de negar que el ideal humano es de Fraternidad, de Libertad y de Igualdad? ¿Entonces?, repetimos, entonces no busquemos otras soluciones más que en nuestra propia razón de ser, procurando armonizar nuestra propia contradicción, idealizando nuestros instintos y pasiones.

Al feroz instinto animal de la lucha por la existencia, antepongamos el razonado sentimiento del apoyo mútuo que nos conducirá a nuestro ideal de Fraternidad y no al exterminio de la guerra feroz. Al instinto cavernario de imposición de la ley del más fuerte, antepongamos el razonado sentimiento del deseo de disfrute de la plena Libertad; enfin, pongamos en juego todos los recursos que el progreso pone en manos del hombre, con miras a la satisfacción racional y equitativa de los imperativos físicos de la propia vida, y pongamos en juego todos los valores de que dispongamos al servicio de la razón, estimulando por el ejercicio de la misma, todo el potencial bienhechor que posee el corazón humano, para que, de una vez, los hombres se decidan a buscar la forma de armonizar la existencia con la finalidad de que cada ser disfrute, individual o colectivamente, del máximo de bienestar posible.

¿No es ese acaso el Ideal de la Humanidad? Pues bien, eso es Acracia.

Faustino PIQUER

DE TOUT ET POUR TOUS

El hombre y el Estado

Seamos hombres. Vivamos y pensemos como hombres. Construyamos como hombres. Hagamos camino a la sinceridad, a la concordia, al hacer, al no estar parados en estas horas que reclaman acción, acción y acción. Realicemos cuanto podamos para que la confianza sea elemento determinativo de todas nuestras acciones. Nada se consigue sin nada, y en ti está, hombre solidario, todo lo que se necesita para llegar al goce de la libertad, de la plena libertad que la naturaleza te ha concedido.

No rehuyas aportar lo que debes entregar a la causa de ti mismo, porque tú eres hombre, y como hombre no puedes ni has de permitir que la explotación exista. Allá donde haya un explotado, únete a él, y unidos, lucha hasta acabar con la explotación, con el capitalismo, con la religión, con la política : con el Estado, porque es el Estado el autor de que tú, hombre, no puedas disponer de tu persona, de tu libertad, de tu todo. Es el Estado quien te prohibe usar de tus derechos .Es el Estado quien te amordaza la boca para que no hables. Es el Estado quien te aplasta el cerebro para que no puedas pensar libremente. Es el Estado quien te amarra de pies y manos para que no actues. En el Estado está tu vida, tu libertad y tu muerte. Sin el Estado, tú serías libre, vivirías libremente y respetarías la libertad del vecino como la tuya propia. Aún sin quererle dar nada al Estado le das todo, porque con su trabajo diario le sostienes, le alimentas.

Pero el mundo — me dices tú, hombre— está compuesto de ideas, de tendencias, de animosidad, de intrigas, de egoismo, de vanidades, de ambiciones... que todo es ambición y nada más que ambición.

Y así vamos siguiendo, y así corremos la «suerte» de caer en los brazos de la dictadura, del autoritarismo, del despotismo, del absolutismo más desenfrenado, sin que el hombre se plante en su puesto y le diga: Basta. De aqui no pasarás. La libertad no te necesita para ser libertad en toda la extensión de la palabra. Hasta aquí has llegado y aquí morirás para el bien de la humanidad.

Busquemos, sí. Busque el hombre el arma más eficaz para acabar con todo lo que le imposibilita seguir adelante. Busque el hombre el pueblo. Unase el hombre al pueblo. Júntese con el pueblo e ilústrele de todo aquello que no sabe, que lo ignora, porque nadie se ha tomado la molestía de enseñarselo. Sea el hombre incansable por abolir completamente el Estado. No se detenga en pequeños detalles y ponga en el empeño de derrumbarlo tanto interés como en el deseo de vivir. Sea el hombre siempre hombre, porque siéndolo jamás será amigo del despotismo ni de la tiranía.

Venusta es la grandeza si la acción es magnífica, humana; ruin si es innoble, pequeña, miserable. He aquí lo que el hombre ha de estudiar, ha de examinar con atención y delicadeza, para después obrar con todo conocimiento de causa. He aquí lo que ha de hacer el libertario antes de declararse pesimista u optimista, cansado o entusiasta de la labor a emprender. He aquí una de las razones que se impone en los medios confederales si se quiere que la organización no pierda nada de cuanto hasta ahora la caracteriza.

No es dudando como se llega a realizar algo en provecho de las ideas que nos son comunes. No es desconfiando del compañero, como podemos conseguir la armonización entre lo que se pensó y lo que se piensa. No es haciendo la crítica despiadada y sin fundamento como se consigue limar asperezas y contrariedades. No es imponiéndose, sino respetando la libertad del otro, como se puede conseguir la buena convivencia en la colectividad, en toda colectividad que se precie de libertaria. No es contradiciendo por sistema como se llegará al establecimiento de la concordia y de la generosidad, sino con la discusión lógica y razonada. No es sembrando secreta o públicamente la discordia como lograremos llegar a un acuerdo efectivo, que zanje para siempre los malos-entendidos y resquemores. ¡Qué malos, qué perversos son los intereses creados!

Nada de nubarrones cuando brilla el sol en el espacio. Cuando la bóveda celeste está limpia de todo vapor acuoso no hay peligro alguno de tormenta. Nada de presagios que siembren por doquier el escepticismo. Nada de pintar la amenaza, la obscuridad, las tinieblas, el miedo, el cansancio, la desesperación o el simple desahogo de una acción mal empleada y peor realizada. Nada de abogar por lo que fácilmente pudiera ahogarnos. ¡Qué dificil es poder extirpar el mal, cuando éste se ha hecho dueño del hombre!

En nosotros, en todos nosotros, ha de estar el respetar y respetarnos. Aunar voluntades, en lugar de impedirlas llegar a esa consecuencia, que tanta falta nos hace en todos momentos de serenidad y de juicio, para ser más serenos y juiciosos; pero, ¿como conseguir todo cuanto aquí se apunta, cuando las intenciones son distintas a una solución hermana, fraterna? ¿Cómo armonizar esas corrientes que amenazan, a decir de muchos, con devastarlo todo? He ahí el problema, el gran problema a resolver por parte de todos. He ahí los efectos de una causa que nunca debió de haberse creado, de haberse producido; pero surgió, se produjo, y ahí está todavía con vida. ¡Poco valen las palabras, si contrarios so nlos hechos !

Ceder. ¿Quien ha de ceder a quien? Esta es la incógnita a aclarar. Demos todo por pasado. ¿Debiéramos darlo por pasado? ¿Cómo? ¿Cuándo? ¿Donde? Enigma este harto complicado y profundo, por los diversos factores que en un principio intervinieron, y que el hombre-estado aprovechó y desparramó abundantemente la semilla de la desunión, saliendo triunfante de su cometido. Reconozcámoslo todos así, y todos también vayamos decididamente hacia la meta de nuestras caras ilusiones. Si se consiguiera esto, si lográramos que esto matara a aquello, habríamos conseguido ya parte de lo perdido.

Respeto, compañeros. Respeto a la opinión y forma de exponerla. Recobremos la confianza extraviada por una y distintas causas; pero ante todo y por encima de todos, no claudiquemos, no divaguemos en teorías lejanas de lo que somos y a donde vamos. Seamos transigentes hasta un punto determinado.

Y el Estado nos mira y se sonríe, se mofa de nosotros y nosotros seguimos maldiciéndole. No sabemos hacer otra cosa, y no lo hacemos porque aceptamos el mal menor, y al aceptarlo hemos perdido toda nuestra personalidad, quedando reducidos a menos, a mucho menos de lo que moralmente somos. De esta consecuencia suelen nacer complicaciones realmente graves y difíciles de vencer. Que esto es cierto, no hay que negarlo. A veces nos vemos envueltos en acontecimientos ajenos a nuestra voluntad, que nos conducen a terrenos hasta entonces vedados para nosotros y que después nos cuesta bastante trabajo salir de allí por particularidades de uno y de otros color, provocándose una situación interna de gran peligro. Lamentablemente para todos los libertarios, esto es así, ocurre así y nada más que así, lo que motiva miles de transtornos al correr de los días y de los actos, rompiéndose, como es natural, aquellos lazos de amistad y fraternidad que existieran con el semejante, si éste no acepta la transformación habida. Luego, ¿es posible establecer una época de comprensión y confianza entre nosotros? Si lo es, vayamos a ello sin ninguna reserva.

MINGO.

Un año màs

Un año más como medida establecida en las reglas del calendario, si se observa en la esfera inconmensurable del reloj tiempo, equivale a un veloz momento de los que al tiempo corresponden. Sin embargo, un año, doce meses, trescientos sesenta y cinco días u ocho mil setecientas horas, pueden representar siglos, según la naturaleza y lo sensible del sujeto de que se trata.

Si preguntamos a una reina por las emociones, los plácemes y sensaciones deliciosamente sentidas en un año, la soberana dirá que en tan efímero tiempo no han podido ser muchas sus glorias recibidas. Si la pregunta se dirige a un dignatario de olímpica autoridad política, contestará que un año es poco para la expansión de sus sentimientos chacal-cesarianos. Al preguntar a un obispo la misma cosa, el seráfico ministro, siendo de los que adoptaron la práctica cristiana, con las rectificaciones hechas en el Concilio de Trento, y sancionaron el de Verona, consistente en trocar la sencillez y la pobreza, predicada por el mártir del Gólgota, por la púrpura y la ostentación, un lapso insuficiente para el vivir inefable, intenso y extenso otorgado a su ministerio por la Divinidad. Si ampliamos la interrogación a los profesionales del homicidio bélico-colectivo; a los militares de no importa qué país o continente, darán como respuesta que en un año, y en su profesión, pocas batallas pueden organizarse y a poca juventud pueden empujar a la muerte. Un año, pues, para dichos interviuvados, es un amanecer que tan sólo les previene el festivo dia esplendoroso que esperan y codician.

¡Ah, pero un año más para tantos o la mayoría de los semejantes, tiene otra apreciación, se vé con otro panorama, tiene otro color, impone otra cosa que decir u otra respuesta que dar. Si ahora, la pregunta que se hace a la reina, respecto a las emociones y cosas de la vida, se le hace a una madre del pueblo, a una mujer sin otros bienes ni recursos que los ingresos del mísero jornal que aporte el padre de sus hijos, en cuya escasez y preocupación ha de hacer frente a las necesidades y los golpes de la adversidad que llegan al hogar, esa mujer y madre, agobiada y maltrecha, dirá que un año más ha sido una tribulación sin tregua que, sobre la endémica miseria, ha significado un tiempo de preocupación, azar y una angustia sin fin.

Un año más, para los mineros que bajan a ganar el pan hasta las entrañas de la tierra, sin saber si subirán a la superficie del respectivo perímetro minero, pensando que tal vez no volverán a recibir las tiernas caricias de los seres entrañables, indubitablemente representa una diabólica eternidad. Un año más para millares o millones de semejantes en el mundo, que, como enterrados en vida, purgan condena por el cívico delito de opinión, por oposición a la aberrante razón Estado o por objeción a la justicia histórica, es en analogía, lo que el hielo a la planta verde y sensible. Que lo digan los que, en número asombroso, han sufrido, y sufren, la tortura carcelaria por ensañamiento del fascismo en España y Portugal. Y, en un año más, la banda de Mammon — léase los magnates del oro o alta reacción — han hecho forjar y puesto en dispositivo, tales armas o maquinaria de guerra, capaces de arrasar o destruir en un dia, lo que la humanidad entera ha sido capaz de elaborar o construir en varios siglos.

En un año más, desde el Volga al Amazonas todo se ha ensombrecido. Un año más, en que tres mil millones de humanos siguen en la encrucijada social que muchos siglos ha se les fué tejiendo, y de la que no saldrán mientras se concreten a lamentar su suerte. Mientras se dé por escrito o predestinado el fatalismo en la historia de los hombres. Y, en un año más, no obstante a las respuestas diferentes, extremas o antípodas, según la suerte de los interrogados, caben muchas cosas, capaces y dignas de dar al traste con las glorias insaciables por relajamiento moral de los unos, y terminar con las penas, el drama y tribulaciones de los otros.

En setenta y dos horas se puso fin a la Bastilla gala. En cuatro, por espontánea cita de la acción del pueblo, cayeron los cuarteles-fortalezas, de La Montaña en Madrid, y Atarazanas en Barcelona; y las plausibles y humanas consecuencias, fué, en centenares de pueblos, las de acabar con la bastarda autoridad político-social, con la paternidad de las injusticias y la desigualdad económica y de derecho. Un año más, pues, si el mundo se resigna a lamentar pasivamente el extravío en que se encuentra, y a sobrecogerse por el drama que vive y por agravación el que le espera, irremisiblemente caerá en el abismo.

En cualquier dia del año, cualquier sátrapa, en nombre de la ley escrita y por la fuerza de la autoridad barbarizada, puede imponer el terror y la esclavitud en cualquier país del mundo tierra. Pero en cualquier día del mismo año, un pueblo sometido, tiranizado y en la miseria, puede, levantándose insumiso y renovador, acabar con cualquier sátrapa o tirano. Y, la defensa — y la ofensa — contra la injusticia, por instinto y por dignidad humana, es un Derecho.

F. CRESPO

La conferencia de José Peirats en Cachan

A pesar de la corta existencia con que cuenta la F.L. de Cachan, ésta tiene ya en su haber una serie de actividades registradas. Una de las primeras, fué la constitución del Comité Local de Alianza Sindical U.G.T.-C.N.T., el que, favorecido por el cordial y simpático acogimiento de su Municipalidad, ha podido celebrar en el local del ayuntamiento varios actos públicos. Merci, Monsieur le Maire, merci.

El último realizado, ha sido la conferencia que el conocido y prestigioso anarquista, compañero José Peirats, pronunció el domingo, dia 8 del corriente, por la mañana. Versó sobre el tema « La C.N.T. entre la crisis libertaria de adaptación y la de sus prácticas federalistas», que por ser tan sugestivo, despertó el interés de numerosos compañeros que se desplazaron de París y pueblos limítrofes.

Comienza el conferenciante su peroración, haciendo un análisis retrospectivo del Movimiento Anarquista Internacional con el que prueba que su saldo es sumamente negativo. Francia, Italia y la Argentina que fueron en décadas pasadas — lejanas ya — baluarte y ejemplo de temple de los hombres que abrazaron las ideas de la A.I.T., hoy se encuentran aletargadas para las luchas sociales y revolucionarias.

Dicho lo que antecede, el conferenciante entra de lleno a estudiar lo que podemos llamar sin ambages nuestra crisis; La del Movimiento Libertario Español .

Como punto de partida, presenta la huelga del año 17, llamada de la Canadiense, la que dice fué modelo de conflicto tanto en el ámbito Nacional como Internacional; huelga que después de haber obtenido un triunfo rotundo, este se malogró por la terquedad de algunos compañeros al exigir la libertad de los presos que estaban sujetos a la jurisdicción militar. Luego — continúa diciendo — ya no se organizó en España ningún otro movimiento huelguístico o revolucionario bien sincronizado.

Haciendo alusión al período del treintismo, se lamenta, diciendo que las inquietudes de algunos de sus hombres — en particular las de nuestro malogrado compañero Juan Peiró — fueron mal interpretadas.

Critica acerbamente los hechos revolucionarios del 8 de enero y 8 de diciembre del 33; hechos que carecían del análisis sereno, razonado e inteligente de la situación real de nuestras fuerzas, así como el del estado psicológico del pueblo español en general. Todo fué debido — agrega — a la impaciencia de algunos de nuestros hombres. Como podéis comprender, por ese camino no se puede ni se debe continuar. Nos acostumbramos demasiado a echar la casa por la ventana todos los meses y eso es imposible que se vuelva a repetir, si es que queremos lograr una continuidad responsable. Comparando al Cooperativismo con el sistema colectivo que realizamos durante nuestra guerra, pregunta: ¿En qué se diferencia lo uno de lo otro? Lo interesante sería que la idea del cooperativismo enraizase bien en nosotros, pues de nuestras colectividades todavía quedan algunas en España, pese al régimen tiránico de Franco.

Refiriéndose a la crisis producida en el exilio dice: Era natural el cisma que se produjo el año 45, visto el desgarro ético-moral que había producido la guerra en el Movimiento; lo que no se explica es que duráse **quince larguísimos años** y menos todavía el que los compañeros de Venezuela y Provenza no hayan sido capaces de superarlo hasta la fecha.

Se dice y afirma a priori — sigue diciendo — de que no somos políticos; de que no hacemos política. No hay nada más erróneo. El delegado de taller, el Comité de fábrica y hasta la junta de Sección, son los que no la hacen, los que hablan un lenguaje puramente gremialista. En los Comités de sindicato ya se habla menos de los problemas de trabajo; en las Federaciones Locales casi nada, para llegar a los Organismos Regionales y Nacional, donde no se habla de otra cosa más que de la política.

Seguidamente hace referencia al ambiente en que se desenvolvían nuestros antecesores en sus luchas reivindicativas y revolucionarias y el existente en la actualidad, para decir: No cabe duda, compañeros, que nos tenemos que convencer de que algunos de los textos de nuestros maestros re-

(Suite en page 7.)

Rutas abiertas al futuro

(Suite de la page 5.)

Grave, pese a sus incursiones pudieron hacer todo, pero sí algo y con permanencia de tiempo. Porque el progreso corrió con toda velocidad, arrasando conceptos, torciendo la imaginación al trote de la técnica científica en grado tal que en el año 2000 tal vez despertemos olvidando nuestros hombres.

No es una justificación trasferida a las generaciones que vendrán.. Es solamente lo que, de modo muy modesto, realizamos hasta aquí. Más no perdimos el sentido de la adivinación cuando el razonamiento se estanca. Es verdad que recibimos golpes desde distintos puntos, más no perdimos la confianza ni la responsabilidad como depositarios que somos del pensamiento revolucionario del siglo, aunque hayamos llegado solamente a la mitad del camino.

CAMPIO CARPIO.

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento : nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

17e UNION REGIONALE - UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 heures à 19 heures, et tous les dimanches, de 10 h. à 12 heures, à la rue St-Jean, N° 60, LYON (5e).

F.L. DE CARCASSONNE

Convoca a todos sus militantes afiliados a esta F.L., a la Asamblea General que tendrá lugar el domingo 29 de diciembre, a las 14 h. 30, en el local de F.O.

Se encarece a todos los compañeros acudan a esta reunión, por ser de máximo interés.

El Secretario.

CONFERENCIA EN OULLINS

Para el domingo, 29 de diciembre, a las 9 horas precisas, Sala de Fiestas de Oullins, interesante conferencia a cargo del compañero Fernando Ferrer, que desarrollará el tema : *«El individuo y la libertad»*.

Por la tarde, gran Festival de arte folklórico, con la actuación de los más destacados artistas franco-españoles: *«Los Karakolina's»*.

Para desplazamientos: tomar el trolley n° 10, en Perrache, y apearse en la primera estación de Oullins.

PARADEROS

Se desea conocer el paradero de Eduardo González Alcáraz. Sólo se sabe que sus actividades del 36 al 39 se desarrollaron al otro lado del río Ebro, en la Segunda Centuria del 11 de Septiembre, a cargo del compañero Juan Bueno, del Ramo de la Contrucción de Barcelona.

Quien pueda informar que se dirija a Juan Ruiz Alcáraz, lieudit : Lafon, Ludon-Médoc (Gironde).

●

Manuel Ramos Mestranza desea tener noticias de su hermano Juan Ramos Mestranza, natural de Alaurin de la Torre (Málaga). Cuando la guerra de España residía en La Rinconada (Sevilla).

Quien sepa su paradero, puede escribir a estas señas: Manuel Ramos, St-Pierre de Trivisy (Tarn).

●

Se desea saber el paradero de Victor Villegas Navarra, que se encuentra en Francia desde el año 39, habiendo residido varios años en Bordeaux y al parecer ahora se encuentra en Paris; él, o quien pueda hacerlo, lo comunique a su sobrina a estas señas: Carmen Villegas Reyes, 2 bis, avenue d'Arcole, Gambetta, Oran (Algérie).

●

María Ortuño Carrión, de Lucena (Córdoba), actualmente en St-Pons (Hérault), que entró en Francia cuando la retirada, desea saber de sus padres, Pascual Ortuño Palau, y Manuela Carrión Viñales, del mismo Lucena, así como de su hermano Jonni Ortuño Carrión.

Si alguien, conocido o no de la familia puede informar, se le agradecerá mucho pase la noticia a J. Bassons, St-Pons (Hérault).

●

Félix Alvarez desearía saber el paradero de Carlos Riera de la Madrid, quien en 1942 se hallaba en Althuns des Palus (Vaucluse). Quien pueda informar, que se dirija a las señas que a continuación siguen: Félix Alvarez, 7537, rue Dante St-Michel (P. de Q.), Canadá.

●

La compañera Amparo Sans, desea saber el paradero de su hermano, Jun Ferrir, por asuntos de sumo interés familiar. Quien sepa noticias de este compañero, lo comunique a dicho compañera.

Dirección: Connetas en Val (Aude).

CONFERENCIA EN BEZIERS

Esta Federación Local pone en conocimiento de todos sus afiliados y simpatizantes en general, que el domingo 29 de diciembre, a las 9 h. 30, tendrá lugar en su local social, une Conferencia a cargo del compañero José Granero, bajo el tema : **«La Tercera Fuerza»**.

Se espera la máxima asistencia.

Conferencia en Roanne del compañero R. Oriol

Organizada por los jóvenes de la localidad, se celebró la anunciada conferencia sobre el interesante tema: *«Las Colectividades del agro durante la Revolución Española»*.

Numeroso público asistía a la misma, que fué predidida por la compañerita Espigares la cual, después de unas palabras de presentación, dejó la tribuna al conferenciante, el cual comenzó su peroración con un examen de los primeros pasos del hombre sobre la tierra.

Su estudio de la naturaleza — dijo el compañero Oriol — hizo ver a los primeros hombres que a cada primavera volvían regularmente los frutos o granos a aparecer, después de un largo período de invernación El comprobar este fenóm.eno dió al hombre la idea de producir aquello que necesitaba para sus necesidades, naciendo al mismo tiempo el principio de propiedad y también el continuo pelear de lo tuyo y lo mío y los consabidos vencedores y vencidos, las alianzas de cada bando para defenderse o atacar a otra comunidad, las cuales, de este modo, se fueron formando poco a poco. Estas comunidades, fruto de la unión de varias familias, eligieron sus jefes, evolucionando este sistema hasta lo que hoy llamamos Estados.

El poseedor de una gran cantidad de tierras — prosiguió el orador — empleaba a otros hombres en el cultivo de las mismas, tenién dolos esclavizados por la fuerza, tratándolos peor qué a los mismos animales. Aun hoy, bajo un mísero salario que no representa sino una ínfima parte del beneficio que ha dejado a su explotador, el hombre represnta menos que una máquina que tiene que pagar el patrón para reemplazarlo, mientras que el hombre, con una simple petición a la Mano de Obra o incluso sin ella, está reemplazado.

Así pues, dijo el compañero Oriol, en el fondo poco ha cambiado la condición del hombre, en tanto que asalariado, desde la aparición de la propiedad.

Hoy como ayer aún se tolera que haya quien posea grandes extensiones de tierra y quien no pueda, acosado por el hambre, coger un pedazo de pan, sin estar condenado a sufrir los rigores de la justicia que tan bien sabe defender la propiedad.

El compañero Oriol, pasa a examinar el problema del agro, en lo que a España se refiere, criticando el sistema minifundista en vista de una explotación colectivista y social y se extiende en la gran miseria que siempre representó en España el pequeño parcelista que está obligado a hacer pequeños cultivos de cada cereal o legumbre que necesita para sus usos personales, complicando y retardando así los trabajos y la explotación de la tierra. Pera llevar a cabo una verdadera Revolución en el agro español, haría falta — dice el conferenciante — que los sindicatos trabajaran en Colectividad las grandes extensiones hoy incultas y dedicadas solamente al recreo de los «señores» de la alta aristocracia española y se evitaría su parcelación, que nada de bueno acarrea a la economía española.

La sublevación fascista nos dió la posibilidad, a la C.N.T. y al M. L. español, de demostrar que nuestras teorías, que los políticos consideraban utópicas, podían convertirse en realidad. A nuestra vuelta a España, si la ocasión se propicia, debemos de nuevo ir a formar las mismas colectividades donde el obrero sea dueño de la tierra, pero que, al mismo tiempo, pueda disponer de sus frutos y no nos dejemos engañar como los campesinos rusos, los cuales, al indicarles Lenin «que no debían quejarse, pues disponían de la tierra, las vacas y gallinas», contestaron: «Sí, tenemos la tierra, las vacas y las gallinas, pero vosotros tenéis el trigo, la leche y los huevos».

El orador se extiende en ejemplos de lo que fueron las Colectividades en España, la forma casi espontánea en que se formaron, las ventajas de las mismas ante la miseria que el agricultor hispano ha conocido, dada la forma arcaica de su explotación y los grandes latifundios incultos o propiedad de la aristocracia que tienen esclavizado al peón a sus órdenes.

A los jóvenes, terminó el orador, os pertenece llevar más adelante nuestros ensayos, el estudio de nuestras teorías y la confianza en ellas y en vosotros mismos deben encontrarse en los medios con que debéis contar para llevar a cabo esta gran labor.

Varios compañeros intervinieron para poner de relieve su propia experiencia de las colectividades, terminándose así el acto, del cual todos los asistentes salieron sumamente satisfechos.

UN ROANNAIS.

NECROLOGICAS

CELESTINO MOLIST

La parca insaciable no sale de nuestros medios y el gato pardo del mes de noviembre en nuestras carnes mete sus uñas, como muy bien dice nuestro querido Puyol.

Nuestro querido compañero Celestino Molist, tras una enfermedad de muchos meses acaba de fallecer a la edad de 64 años. Era éste natural de esa región en la cual se encuentra Tremp (Cataluña).

De familia acomodada, de no ser por los sentimientos de rebeldía que eran natos en él y los cuales no le permitían ingresar en ese cuerpo represivo que es el miiltarismo, nada le obligaba a transplantarse en Francia, país más liberal que el nuestro y país en el cual en aquel entonces se respiraban los efluvios de Diderot, Voltaire y Victor Hugo.

Nuestro compañero, como trabajador, tenía dotes admirables, sabía, con una materia sin forma, áspera y repulsiva, hacer de ella objeto de arte.

Por sus grandes conocimientos técnicos, supo ganar la admiración de sus compañeros de trabajo. No había dificultad por ellos encontrada que no tuviera solución cerca de ese espíritu fraterno y esto lo hacía sencillamente, sin ostentación.

A sus patronos se imponía por su valía profesional; donde estaba Molist, no había avasallamiento de trabajadores; esto es cosa que difícilmente podía sufrir.

Después de nuestra guerra, la cual vivió con el máximo interés, dejó de frecuentar un algo nuestros grupos y organización sindical, mas no ha dejado de ser siempre un asiduo lector de toda nuestra prensa y no en vano se podía recurrir a él en casos de urgencia.

Sus relaciones nunca han sido otras que las que periódicamente tenía con compañeros de la Organización y esto para filtrar la actualidad a través de nuestros principios. Como filtraba su comportamiento diario a través de nuestras ideas; él nada quería saber de gimnasia intelectual, pero sí quería vivir sus pensamientos lo más integralmente posible. Es, con hombres de este temple que se cimentan organizaciones imperecederas.

Quedaríamos con el sentimiento de un deber no cumplido si no mencionáramos a su compañera Conchita, antes de cerrar las presentes cuartillas. Esta, durante la larga agonía de nuestro compañero, supo día y noche estar a su lado y con la máxima abnegación responder presente a todas sus necesidades, que no eran pocas, para aliviarle en la medida de lo posible.

Esta, vivía la inquietud de Penélope.

¿Volverá a la vida normal?, preguntábase con constancia. A esta pregunta el fallo ha sido cruel.

Compañera Conchita, los que te hemos seguido en el curso de tu vida abnegada, te rendimos un sincero homenaje y deseamos salpiques el crespón luctuoso que envuelve todo tu cuerpo con algunos tintes más alegres. Debes de erguir la cabeza frente a la vida y gozar plenamente la satisfacción del deber cumplido. Te prometemos que en nosotros, sus íntimos, siempre encontrarás una mano fraternal y un apoyo desinteresado para ayudarte en los momentos difíciles.

A tí, Molist, siempre te recordaremos con respeto y tu memoria en nosotros vivirá. Descansa en paz.

RAMON.

F. L. de Burdeos.

JOAQUIN BAÑON

El dia 31 de octubre, falleció en esta localidad de Béziers, el compañero Joaquín Bañón, militante activo de la F.L.

Dicho compañero residia en Francia desde antes del Movimiento y habia actuado en las localidades de Lyon y Marsella y posteriormente, y desde el fin de la guerra, residia en Béziers.

Compañero de gran seriedad, era estimado por propios y extraños. Su desaparición nos ha causado a todos un choque profundo. A tu compañera e hijos, vayan las muestras de nuestra simpatía.

F.L. de Béziers.

CALENDARIO PARA EL AÑO 1964

Buscando siempre la forma de renovar con aspectos inéditos la ya larga serie de Calendarios editados, el que está editándose, además de los siete dibujos a cuatro colores de la joven y ya muy celebrada dibujante Diana Tudela, contiene en la edición española, una breve antologia de poetas españoles contemporáneos, entre los que destacamos los nombres de Bousoño, Rafael Morales, Aleixandre, Celaya, Angela Figuera Aymerich, Garcia Lorca y Machado.

En la edición francesa se reproducen otras tantas poesias de autores franceses contemporáneos, entre los que destacamos a Gaston Couté, Eluard, Paul Fort, Prévert, Aragon, Jacques Roumain, gran poeta de color, autor del admirable «Nouveau sermon nègre», entre otros.

Su precio será de 3,00 F con el acostumbrado descuento del 10 p. ciento a partir de 10 ejemplares. Pueden desde ahora empezar a solicitarlo todos los compañeros, Secciones y Grupos de «Amis de S.I.A.», señalando el número de ejemplares en cada idioma, español y francés.

Pedidos: Consejo Nacional de S. I.A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.). C.C.P. n° 1230-50, Toulouse.

CONSEJO NACIONAL DE S.I.A.

José Peirats en Cachan

(Suite de la page 6.)

sultan inservibles; están caducos. Ayer cubrieron su etapa gloriosa; hoy ya no podemos hacer uso de ellos. Anquilosarse, pues, en las prácticas de lucha que emplearon ellos — y nosotros también hasta el 36 — ignorando o haciendo por ignorar el proceso demográfico, técnico, científico, etc., etc., nos podría costar muy caro. Hoy se standardiza hasta el pensamiento de los hombres y por ese proceso fatalista pero histórico y real, las recias personalidades van desapareciendo cada día más. ¿Significa renuncia o claudicación por parte nuestra el que señalemos estas cosas? ¡No! Ni mucho menos. Lo que nunca debemos consentir es el tener que ir a la zaga de lo que otros puedan hacer, conformándonos con lo que nosotros podramos hacer en el mañana impreciso. Hay que arrancarle cuanto se pueda al hoy, sin perder el norte, empero, de la ingente obra que como revolucionarios estamos llamados a propulsar para el futuro. La Revolución no termina nunca, pero la nuestra está por empezar y hay que empezarla por lo que se pueda.

Hace meritorio elogio del federalismo, pero a condición de que el mismo se practique en toda su pureza, para rehuir y criticar con vehemencia el concepto caprichoso que muchos tienen del mismo. Cuando dos seres, dos comunas o las Regiones, se federan lo deben de hacer para prestarse apoyo y solidaridad; para aunar voluntades y esfuerzos en bien de la causa común, no para que cada una de las partes haga lo que le venga en gana.

Critica con acritud los resultados estadísticos que en el orden de votación se han producido en alguno de nuestros comicios, para terminar diciendo que la Organización no conseguirá restablecer su equilibrio mientras que tales anomalias no se terminen; hasta que todos sus afiliados y en particular, los hombres que la representan en los cargos, no la sirvamos con lealtad, dejando detrás de la puerta el interés particular o de grupo. La C.N.T. tiene sus principios y sus normas y tiene también sus acuerdos tomados en sus plenos o Congresos; principos, normas y acuerdos que todos estamos obligados a respetar y hacerlos inviolables para la buena marcha de la misma.

Contestadas las preguntas que algunos de los asistentes le hicieron, el compañero Gómez da por terminada la conferencia.

Ramón SERON.

Los que mueren

ANGEL ARMENOS GABARRO

El dia 2 de diciembre 1963, falleció en el Hospital de Vaviera, de Lieja (Bélgica), nuestro querido e inolvidable compañero Angel Armenós Gabarró, a los 74 años. Nativo de Igualada (Barcelona), después de dos meses de lucha contra una enfermedad que le aquejaba, falleció. Era un compañero recto y firme en sus convicciones anarcosindicalistas y recto y firme se mantuvo hasta el último momento, pues Armenós era estimado en los medios antifascistas por todos aquellos que lo trataban, por lo que fué acompañado, en el entierro civil, por la representación de la U.G.T. y otros grupos antifascistas, y los compañeros de este Grupo.

Por la Delegación del Grupo de Lieja: El secretario,
Fernando VAZQUEZ.

ESPOIR CNT AIT

HEBDOMADAIRE • ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

Motion présentée par la C. N. T. Bulgare en Exil au XIIe Congrès de l'A. I. T. en réponse au point IV de l'Ordre du jour

A) — ANALYSE DE L'EVOLUTION DU CAPITALISME ET DE L'ETAT DANS LES PAYS CAPITALISTES, DANS LES PAYS SOUS UN REGIME SOCIALISTE D'ETAT ET DANS LES PAYS SOUS-DEVELOPPES.

B) — PRECISION DE LA POSITION IDEOLOGIQUE ET TACTIQUE DEVANT CETTE EVOLUTION.

IV, a) — Le capitalisme dans le monde occidental, tout en demeurant rapace et monopoliste sur le plan national, devient de plus en plus cosmopolite et tend à la domination mondiale, non plus sous la forme traditionnelle du colonialisme, mais en tant que système économique et financier. S'adaptant habilement au progrès technique et profitant de ses acquisitions, le capitalisme élargit sa base sociale sous forme de sociétés par actions avec une plus grande participation des classes moyennes et même d'ouvriers; créant, de plus, une nouvelle classe de technocrates qui dirigent effectivement les entreprises; élevant, enfin, la qualification de certaines couches ouvrières,, il diminue la cohésion au sein de la classe travailleuse. La proportion des techniciens et des ouvriers qualifiés augmentant, et le niveau de vie général s'élevant même relativement, la conscience de classe s'émousse et l'esprit de combat s'affaiblit. L'illusion que la question sociale pourrait trouver une solution viable dans le cadre du système actuel renforce l'esprit réformiste et conformiste chez les ouvriers.

Quant à l'Etat, profitant de la nécessité inéluctable dans l'évolution économique d'une plus vaste planification, il élargit progressivement son pouvoir à travers la technocratie et la bureaucratie et grâce à une intervention toujours plus poussée dans tous les domaines de la vie, tendant ainsi à devenir un facteur de premier ordre dans les rapports sociaux. L'Etat donc, n'est plus un gendarme seulement, mais un patron puissant exploitant lui-même et de façon directe les travailleurs et les contribuables. Par son dirigisme, toujours plus étendu, l'Etat moderne, dans les pays capitalistes, tend à devenir maître absolu de la société.

La structure économique des pays appelés socialistes, bien que différente de celle des pays capitalistes, conserve le salariat et en supprimant les anciennes classes privilégiées ne supprime nullement l'exploitation des travailleurs et les inégalités sociales. Par contre, elle les augmente en créant une nouvelle classe de dirigeants privilégiés et un éventail beaucoup plus ouvert de salaires. Sans atteindre l'efficacité prétendue d'une économie centralement planifiée, en ce qui concerne l'élévation du niveau de vie, ce système de capitalisme d'Etat par excellence, représente un recul évident par rapport au capitalisme moderne, pratiquant lui aussi une planification, mais beaucoup plus souple. D'autre part, partant du principe d'une étatisation totale des activités humaines, le régime de socialisme autoritaire aboutit à un asservissement complet de l'homme. Il déforme, de plus, sa culture et sa morale, pénétrant jusqu'aux sphères les plus intimes de la vie spirituelle de l'individu.

Les pays du « tiers-monde », dans leur recherche pour rattraper leur retard économique, se voient obligés d'accepter le dirigisme étatique et se laissent séduire par la propagande des deux camps antagonistes — celui du capitalisme privé et celui du capitalisme d'Etat. Ils se montrent cependant plus perméables à la phraséologie socialissante, en vogue à notre époque, tout en s'accommodant plus facilement des habitudes des anciens colonisateurs dont les nouveaux dirigeants s'empressent d'occuper la place. Ces pays se caractérisent aussi par une intégration plus poussée et plus volontaire que dans les pays capitalistes des organisations syndicales dans l'armature des nouveaux Etats — comportement répondant à la nécessité de trouver des assises économiques, sociales et politiques plus stables.

b) — Sans rien modifier essentiellement du point de vue idéologique et tactique face à ce monde du capitalisme moderne — privé et d'Etat — face à ce monde autoritaire, plus ou moins totalitaire, en marche vers une étatisation toujours plus vaste et plus complète, l'A.I.T. doit, par contre, renforcer ses positions idéologiques antiétatiques, tout en cherchant à approfondir l'étude de l'évolution toujours plus complexe de la société contemporaine, afin de rehausser le niveau de connaissances et de préparation de ses militants pour rendre plus efficaces leurs activités. Elle doit enrichir et parfaire les moyens qui lui permettront d'exercer une influence plus effective sur les hommes de notre époque et contribuer à les détourner de l'inertie, de l'apathie à laquelle les poussent les facilités d'une société trop organisée et trop encadrée.

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production)
Ateliers : 61, rue des Amidonniers
Téléphone : 22-89-73 — TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO

LIBRES OPINIONS

La démocratie, l'Espagne et nous

Nous avons choisi ce titre pour notre article parce qu'il s'agit pour nous de rappeler au camarade A. Tarrago quelques vérités qu'il semble avoir oubliées.

Nous tenons tout d'abord à dire, que nous croyons sincèrement que ces choses-là devraient être discutées à l'intérieur de notre organisation plutôt que dans le journal, car ce sont là des questions trop graves pour être posées devant tout le monde.

Nous ne voulons pas trop nous étendre et nous tâcherons de répondre suivant quatre points bien déterminés.

1) Quelle doit être notre attitude en Espagne après le fascisme ?

Il existe des camarades qui se posent cette question et qui veulent nous faire croire qu'il nous sera absolument nécessaire de collaborer dans les organismes créés par l'Etat, ancien ou nouveau, et qui pensent que sans cette collaboration la C.N.T. est foutue. Grossière erreur, à notre sens, car si la C.N.T. et l'anarchisme veulent continuer à jouer leur rôle, qu'aucun autre mouvement ouvrier n'a jamais pu égaler, il leur suffira tout simplement de continuer leur lutte pour la défense des travailleurs, telle qu'elle avait été comprise dans le passé. Qu'y a-t-il donc de changé dans le monde du travail pour que nous n'ayions plus raison de croire aux principes révolutionnaires incarnés par l'idéal anarchiste ?

2) En quoi notre lutte doit-elle consister après Franco ?

Ce n'est pas bien difficile. Intensification de la propagande de nos idéaux, en faisant connaître à tous nos conceptions sur l'Etat, sur le capitalisme, sur le militarisme et sur les Eglises. Ne trouvez-vous pas qu'il y a là toute une matière et un ample terrain qui n'attendent que la main du laboureur pour faire lever la semence ?

3) Qu'est-ce que la réaction ?

Pour nous tous, croyons-nous, la réaction est tout ce qui s'oppose au progrès social, politique, économique et culturel des peuples. Tout ce qui signifie oppression; tout ce qui signifie injustice; tout ce qui signifie inégalité des droits; tout ce qui signifie terreur policière; autrement dit tout ce qui signifie tyrannie est à combattre de toutes nos forces, et de toute notre intelligence, n'est-ce pas, camarade A. Tarrago ?

4) Pourquoi avons-nous fait la campagne abstentionniste de 1934 ?

Le camarade A. Tarrago semble méconnaître l'histoire des trois années de la République, ou bien en avoir une opinion fausse. Je me permets de lui recommander la lecture du livre de J. Peirats « La C.N.T. dans la Révolution Espagnole » entre autres ouvrages expliquant ces tristes années. Car je n'ose pas croire que ce camarade soit bien informé de ce qui se passa à ce moment critique de l'histoire de notre pays. Et, si je ne craignais pas de blesser certaines subtilités, j'irais jusqu'à dire que nous avons le devoir de croire que « l'histoire ne se répètera pas » car, alors, nous serions amenés à nous répéter nous aussi.

Que nous ayons facilité le triomphe de la réaction en faisant campagne abstentionniste, reste à prouver, car il s'agit là, que le camarade A. Tarrago le veuille ou non, d'une lourde erreur de sa part. Ce n'est pas avec une dialectique plus ou moins éloquente qu'il faut traiter ces questions. Il s'agit surtout de dire tout simplement la vérité, et il nous semble juste de croire que la C.N.T. n'a rien à se reprocher dans ce sens; nous dirons encore une fois que, si « l'histoire devait encore se répéter », ce sera uniquement la faute des nouveaux composants du gouvernement ou du régime qui auront pris la place de Franco.

Si nous tenons, d'ailleurs, compte de ce que nous connaissons sur le suffrage universel et la répartition que les partis, les gouvernements et les régimes font des voix, il nous semble voir se confirmer les idées que P. Kropotkine exposait dans son livre « Paroles d'un Rebelle » quand il parlait du suffrage universel et du parlementarisme. Il ne peut jamais y avoir de majorité pour un parti déterminé. Et c'est là l'argument des marxistes quand nous leurs reprochons de ne pas être capables de faire approuver des lois favorables à la classe ouvrière. « Etant donné que nous n'avons pas la majorité, nous ne pouvons pas nous imposer ! » Et c'est là l'argument massue qu'ils emploient pour justifier leur... disons carence.

Nous avons décidé d'écrire cet article, non pas pour établir une controverse avec le camarade A. Tarrago. Depuis quelque temps nous voulions dire notre opinion sur certains écrits parus dans nos journaux et qui laissent beaucoup à désirer. Un jour nous lisons qu'« en écrivant contre la politique de Fidel Castro, nous faisons le jeu des pires réactionnaires américains. » Une autre fois sont publiés dans notre presse des articles de pure facture marxiste, et nous avons la tristesse de voir qu'au lieu de se dédier à la propagande des idéaux anarchistes, certains s'en donnent à cœur joie pour nous faire avaler des idées qui sont loin d'être les nôtres. Tout ça, au nom de la tolérance et de la liberté d'opinion.

« Lorsque le peuple espagnol sera appelé à choisir les hommes qui assumeront la *repres...sion*, non, nous voulons dire sa *repres...entation*, il faudra opter pour l'abstention qui s'accorde avec nos principes ou pour la participation qui semble répondre davantage aux intérêts immédiats du peuple espagnol. » « Prêcher l'abstention, si nous étions suivis comme nous le fûmes en 1934, risquerait, l'histoire se répétant, de donner la victoire à la réaction, qui en tirerait tout le profit en s'opposant aux revendications ouvrières par tous les moyens et en freinant par tous les moyens un quelconque progrès vers le renouveau espagnol », nous dit le camarade A. Tarrago. Que ce camarade revoie un peu ce qui c'est passé à ce moment-là, et il comprendra peut-être que s'il y a quelque chose à rectifier, ce n'est certainement pas la C.N.T. qui devrait rectifier quoi que ce soit.

Nous étions de ces jeunes libertaires qui, en 1934, s'employaient à faire de la propagande abstentionniste dans une ville qui était le fief du P. S. et nous sommes en mesure d'affirmer que bien que la Confédération N. du Travail comptât peu d'adhérents, cela n'a pas empêché un pourcentage très élevé d'abstentions aux élections. Ceci semble confirmer que nous avions raison de faire de l'abstentionnisme, sans pour autant avoir favorisé la victoire de la réaction. Qui seraient les responsables, si l'histoire se répétait ?

« Bien sûr, notre socialisme libertaire ne pointera pas encore à l'horizon, mais ce dont nous avons besoin pour nous en approcher, c'est de comprendre et de tracer notre ligne de conduite de telle manière que le peuple puisse en tirer un profit réel, etc., etc. » Mais non, mon cher camarade ! Il n'y a pas de ligne de conduite à tracer ! Elle est toute tracée depuis longtemps ! Et tu peux être sûr qu'avec les connaissances et l'expérience que les anarchistes espagnols ont acquis, ils sauront être à la hauteur le moment venu ! En 1936, avant juillet, le socialisme libertaire ne semblait pas « pointer ». Nous l'avons converti en réalité. Voilà la mentalité qui doit être la nôtre, si vraiment nous sommes décidés à ce qu'il devienne un jour le phare et le guide des foules opprimées. N'es-tu pas d'accord, camarade ?

M. OCAÑA

Bézons, décembre 1963.

Survivante de la guerre,
la ligne Maginot continue à être entretenue par la France

Par **Rodney ANGOVE**

Une paysanne regarde avec étonnement une tourelle surgir à deux pieds du sol et pointer deux canons de 75 millimètres. Mlle Simone Scheid, âgée de 20 ans, connaît la ligne Maginot, puisque la ferme familiale s'étend sur la terre qu'en recouvre les ouvrages : pourtant la hausse de la tourelle la glace un instant. Longtemps oubliée, la ligne Maginot se réveille...

Durant la décennie 1930, la ligne Maginot, réseau de forteresses creusées à la frontière franco-allemande, fit l'orgueil de la France. «Nous avons la ligne Maginot», répondait-on à ceux qui redoutaient les menaces de Berlin. Des encyclopédies anglaises publiaient la coupe, évidemment très simplifiée, des ouvrages de la ligne, nommée d'après André Maginot, blessé de 1914, six fois ministre de la Défense nationale, mort en fonctions en 1932. Ces schémas montraient des ouvrages souterrains, dont les canons effleuraient au sol des tours de guet, le tout completé de casemates de logement, de centrales d'électricité et lié par un réseau de tunnels et d'ascenseurs.

Bref, la ligne Maginot était considérée comme la plus perfectionnée de l'époque. Mais en 1940 l'armée nazie la tourna au Nord, par la Hollande et la Belgique: la ligne fortifiée destinée à arrêter les envahisseurs n'empêcha pas la France d'être acculée à l'armistice le 22 juin 1940. La ligne tomba dans le mépris, puis l'oubli. Aujourd'hui encore nombre de gens la supposent démolie ou dégradée.

CONSTRUCTION SOLIDE

Mais les ouvrages étaient solidement construits, trop pour être démolis. Elle avait coûté $500 millions; aussitôt que possible, le gouvernement français s'est remis à l'entretenir, de sorte qu'elle est en presque aussi bon état que du temps qu'elle était gardée par 10.000 hommes, spécialistes pour la plupart.

La ligne comporte 25 grands ouvrages et une centaine de fortifications moins importantes. Sa garnison se compose maintenant de quelques techniciens, qui actionnent chaque semaine les groupes générateurs d'électricité, graissent les divers appareils et les font tourner pour en vérifier le fonctionnement. C'est pourquoi Mlle Scheid, d'un buisson voisin, a vu surgir une tourelle.

Avec l'autorisation du ministère de la Défense nationale, nous avons pu visiter l'ouvrage de Simserhof, qui déploie sous la ferme Scheid trois milles de tunnels larges de 15 pieds. C'est un des plus considérables de la ligne; sa garnison comptait jadis 1,200 hommes. Le capitaine Jacques Langlois assure : « Tout fonctionne comme autrefois ».

MAI-JUIN 1940

Comme tant d'autres gardiens de la ligne, le capitaine Langlois y combattit en 1940. Tous les soldats qui connaissent la ligne sont convaincus que la défaite a résulté non de ce que les ouvrages étaient insuffisants, mais de fautes stratégiques du commandement. C'est aussi l'avis de sir Winston Churchill et du général Dwight D. Eisenhower.

En 1939, la ligne s'allongeait sur 250 milles, de la Suisse à la Belgique. Les écrivains militaires notent que pour couvrir efficacement le gros des armées françaises, il eût fallu la prolonger de 175 milles, jusqu'à la mer du Nord, de façon à barrer la route à tout envahisseur arrivant par la Belgique. De plus, il eût fallu prévoir des réserves mobiles de soutien. Jamais les officiers qui avaient conçu la ligne ne supposaient qu'à elle seule elle suffirait à contenir un flot d'envahisseurs.

Sévèrement bombardée la ligne ne fut rompue qu'en deux endroits; l'ennemi ne réussit à s'emparer que de deux forts et quelques blockhaus; à l'armistice l'armée française occupait encore les autres ouvrages, dont certains ne capitulèrent que deux semaines après la reddition générale.

Le capitaine Langlois dit de son poste : « Le fort reste solide, mais à quoi sert-il ? Nous ne le savons pas encore. Peut-être un jour en aurons-nous besoin sous forme d'abri, de magasin, ou de centre de mobilisation... Après la guerre les Américains mirent leurs cuirassés en réserve. C'est ce que nous faisons ici ».

APRES DE VIOLENTS BOMBARDEMENTS

Le coup d'œil jeté sur la colline d'une tourelle révèle les traces de violents bombardements. Le sol est semé de trous d'obus, les uns cou-

(Suite en page 3.)

Un peu d'humour

PRUDENCE

Dialogue entre grands financiers.

— Avec la nouvelle société que vous venez de créer, qu'allez-vous gagner à la fin du mois ?

— La frontière.

LA PREUVE

Entre amis on discute de l'hérédité.

— Une bonne blague, s'écrie Nestor.

— Pardon ! proteste Ernest. Je prétends que...

— Rien du tout ! Tiens, tu connais ma femme ?

— Oui, évidemment !

— Eh bien, sa mère était muette.